

JOURNAL DES DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

SAINT-SIMON

(SUITE)

Cette année, — l'année 1709, — reste marquée dans l'histoire comme l'une des plus lamentables qu'ait traversées la France dans sa longue vie de nation. — Tous les fléaux s'accumulent sur elle à la fois. Le ciel, la terre et les hommes sont conjurés pour sa perte.

« L'hiver... avait été terrible, et tel que de mé-
» moire d'homme on ne se souvenait d'aucun qui
» en eût approché... En soupant chez le duc de Vil-
» leroi, dans sa petite chambre, les bouteilles sur
» le manteau de la cheminée, sortant de sa très
» petite cuisine, où il y avait grand feu, et qui
» était de plein pied avec sa chambre, une très
» petite antichambre entre les deux, les glaçons
» tombaient dans nos verres. »

Ce détail nous montre, en passant, de quels logements les plus grands seigneurs se contentaient à Versailles. L'honneur de l'habiter leur tenait lieu de tout.

Si l'hiver se comportait ainsi dans le palais des rois, qu'était-ce sous le chaume des paysans ? qu'était-ce dans toute l'étendue des campagnes ?

« ... Les arbres fruitiers périrent ; il ne resta
» plus ni noyers, ni oliviers, ni pommiers, ni
» vignes, à si peu près que ce n'est pas la peine
» d'en parler. Les autres arbres moururent en
» très grand nombre, les jardins périrent, et tous
» les grains dans la terre. »

A ces causes fatales de misère, se joignaient de coupables spéculations qui en augmentaient les effets. De mystérieux accaparements de blé avaient lieu, sans qu'on connût, — ou peut-être

sans qu'on voulût sincèrement en connaître les auteurs.

Cependant, les Parlements s'émouvaient. Ils proposaient d'envoyer quelques-uns de leurs Conseillers faire une enquête sur l'origine de tant de maux, et sur les remèdes à y apporter. Le Roi irrité leur intimait la défense absolue de se mêler des blés. Louis XIV n'avait jamais oublié la Fronde.

L'indigence était générale, et croissait tous les jours.

« Le Roi n'avait plus de ressource que la ter-
» reur et l'usage de sa puissance sans bornes, qui
» tout illimitée qu'elle fût, manquait aussi faute
» d'avoir sur quoi prendre et s'exercer... Le Roi
» ne payait même plus ses troupes, sans qu'on
» pût imaginer ce que devenaient tant de millions
» qui entraient dans ses coffres. »

Ce que ces millions devenaient, les récits mêmes de l'auteur nous le laissent deviner, au moins en partie. Louis XIV ne soldait plus ses troupes, mais ses prodigalités généreuses n'avaient pas cessé à l'égard de ses courtisans. Des uns, il payait toujours les dettes énormes ou dotait les enfants ; aux autres, il assignait de fortes pensions. Il faisait plus ; il fermait les yeux sur certaines opérations illicites, auxquelles se livraient sans rougir les plus grands seigneurs. Un entretien de Saint-Simon avec Desmarêts nouvellement installé au contrôle général, nous éclaire sur ce point :

« Il me dit qu'il n'était pas à savoir combien
» nous étions éloignés, madame de Saint-Simon

» et moi, de faire des affaires, et de là se lâcha sur
 » les trésors que MM. de Marsan et de Matignon,
 » unis ensemble, avaient amassés sans nombre
 » et sans mesure, et sur tout ce que la maréchale
 » de Noailles et sa fille, la duchesse de Guiche
 » ne cessaient de tirer, qui tous les quatre entre
 » autres avaient fait grand tort à Chamillart. Je
 » l'arrêtai sur les dernières, et lui contai que
 » madame de Saint-Simon, fatiguée à la fin de
 » tout ce qu'elle entendait contre Chamillart à
 » l'occasion de ces deux dames, l'en ayant averti,
 » il s'était mis à sourire, en avouant les choses
 » en leur entier, et lui apprit qu'il avait un ordre
 » du Roi pour leur donner part à toutes les
 » affaires qui se faisaient et se feraient... »

On voit que la princesse d'Harcourt n'était pas la seule faiseuse d'affaires qu'il y eût parmi les dames de haut parage.

Après avoir longuement, et de la manière la plus saisissante, exposé l'état désespéré de la France en 1709, Saint-Simon le résume ainsi :

« Ce tableau est exact, fidèle, et point chargé.
 » Il était nécessaire de le présenter au naturel
 » pour faire comprendre l'extrémité dernière où
 » on était réduit, l'énormité des relâchements
 » où le Roi se laissa porter pour obtenir la paix,
 » et le miracle visible de celui qui met des bornes à la mer, et qui appelle ce qui n'est pas
 » comme ce qui est; miracle par lequel il tira la
 » France des mains de toute l'Europe résolue et
 » prête à la faire périr. »

On sait en effet les inutiles démarches tentées à diverses reprises par Louis XIV pour traiter avec ses ennemis victorieux. L'implacable triumvirat, — Hensius, Eugène, Marlborough, — jubilait. Voir le grand Roi humilié jusque dans la poussière, et la puissance française anéantie; quel triomphe! En vain Torcy se transporte à La Haye : les exigences formulées en dernier lieu par les vainqueurs, dépassent toutes les bornes du possible. La guerre continue.

Les luttes armées du Protestantisme dans le Midi; ailleurs, le Jansénisme et les rigueurs dont il est l'objet, tiennent aussi leur place dans les Mémoires de Saint-Simon. Mais qui pourrait le suivre ans ses voyages à travers les faits multiples de cette triste époque? Restons simplement à Paris et à Versailles.

A Paris, la cherté du pain excite des mouvements populaires. Des placards anonymes, outrageants pour la personne du Roi, sont, en divers quartiers, affichés sur les murs; des billets pleins de menaces contre sa vie parviennent aux Seigneurs qui l'approchent. On y rappelle les souvenirs de Ravaillac et de Brutus. Une certaine inquiétude gagne son entourage. — Mais les choses se passent en douceur. Quelques bonnes paroles du Maréchal de Boufflers, présent à Paris par hasard, suffisent pour apaiser le peuple soulevé, et les menaces sinistres restent sans effet.

A Versailles, le culte apparent de la royauté n'a souffert aucune brèche. Un regard, un sourire, un froncement de sourcil du Monarque n'ont pas cessé d'être les grands événements de la Cour. Les haines, les prétentions, les cabales s'y heurtent, et amènent des catastrophes individuelles. L'une des plus importantes est la chute de Chamillart. Depuis assez longtemps il avait perdu la faveur de madame de Maintenon. Il conservait celle du maître; mais les malheurs de l'Etat en tout genre n'attestaient que trop les fautes de son administration, et faisaient la partie belle à ses ennemis. Le Roi le sacrifie donc, et se contente d'environner sa disgrâce de procédés faits pour l'adoucir. Chamillart reçoit ce coup avec une constance et une sérénité de vieux Romain, qui confond d'admiration le monde des courtisans. En effet, à leurs yeux, la disgrâce, n'est-ce pas une mort? L'amitié de Saint-Simon accompagne dans sa retraite le ministre tombé, et reste fidèle au souvenir des services que souvent il a reçus de l'homme en place.

Lui-même, à la suite de quelques dégoûts essayés à Versailles, se croyant mal vu du Roi, est pris d'une soudaine et violente velléité de quitter la Cour, et d'aller vivre dans ses terres. Ses amis, les Beauvillier, les Chevreuse, les Pontchartrain, les Boufflers, s'unissent à madame de Saint-Simon pour le détourner d'un dessein si dommageable aux intérêts de sa famille et à l'avenir de ses enfants. Ils y parviennent, mais à grand peine. Par l'intermédiaire d'un honnête homme qui lui est dévoué, Maréchal, premier chirurgien de Louis XIV, il obtient du Roi une audience particulière. Écoute d'abord d'un front sévère dans ses explications sur divers faits qui lui sont reprochés, puis d'un air plus doux, et enfin avec une entière mansuétude, il recouvre encore une fois la bienveillance royale, assainie du conseil paternel de soumettre son humeur critique aux règles de la prudence. Saint-Simon renonce à ses projets d'anachorète, mais change peu de chose à ses allures ordinaires.

Au risque de déplaire, il n'avait pas cessé de se montrer assidu auprès d'un autre disgracié, — c'était le Duc d'Orléans.

Depuis le retour de ce prince en France, de secrètes dénonciations, venues d'Espagne, le représentaient au Roi comme ayant formé le plan de mettre à profit l'état précaire de Philippe V dans la Péninsule, pour s'asseoir à sa place sur le trône avec le consentement et le concours des Alliés. L'inimitié de la Princesse des Ursins, dont il a provoqué les ressentiments par des imprudences de paroles, le poursuit. On parle de lui faire son procès. L'énergique intervention de Saint-Simon auprès du Chancelier contribue à en faire abandonner l'idée; mais le Duc d'Orléans, en mauvais termes avec le Roi, antipathique à madame de Maintenon, et brouillé par ce der-

nier épisode avec Monseigneur, qui ne revint jamais à lui, n'est plus à la Cour qu'un paria que tout le monde évite.

Saint-Simon veut à tout prix mettre fin à cette intolérable situation. C'est sur le prince même, garrotté par sa faiblesse dans de honteux liens, qu'il faut commencer par agir. Dieu sait ce qu'il en coûte au sévère conseiller de temps, d'exhortations, de patience, pour parvenir à lui faire rompre sa chaîne ! Enfin il y parvient. Il le ramène à son intérieur, et au foyer domestique si longtemps délaissé. La duchesse d'Orléans y tient désormais la place qui lui est due. Dans sa joie, cette princesse jusqu'alors peu connue, et douée de plus riches facultés intellectuelles qu'on ne le soupçonnait, voue à Saint-Simon la plus vive reconnaissance ; elle en fait son ami, son confident, son guide. Les deux époux, sous cette influence salutaire, n'auront jamais grande affection l'un pour l'autre, mais ils s'entendront ensemble, et agiront d'accord dans leur propre intérêt et celui de leur famille.

Ce retour de son neveu à une vie plus régulière, est vu par le Roi d'un œil satisfait. C'est un grand point ; mais le zèle de Saint-Simon ne s'arrête pas là. Il s'emploie activement à marier mademoiselle d'Orléans, fille aînée du prince, avec le jeune duc de Berry. Plus d'un obstacle s'y oppose, des ambitions rivales conspirent ; Saint-Simon, secondé par la duchesse de Bourgogne, dont il s'est assuré l'appui, triomphe de tout. Mademoiselle d'Orléans devient duchesse de Berry, et madame de Saint-Simon est sa dame d'honneur.

Ainsi l'ont sollicité avec ardeur le père et la mère de la jeune princesse ; la duchesse de Bourgogne l'a souhaité ; le Roi en a exprimé fortement le désir. Pourtant cette distinction que bien des gens pourraient juger enviable, n'est pour celle qui en est l'objet, comme pour celui qui en partage l'éclat, qu'une humiliation et une grande amertume. Ils ont lutté tant qu'ils ont pu pour s'y soustraire. Dame d'honneur d'une reine de France, la duchesse de Saint-Simon, à la rigueur, accepterait de l'être ; mais d'une princesse de rang secondaire ! comment en supporter l'idée ?

C'est là le vrai motif de leur répugnance ; ce n'est pas celui qu'ils font ouvertement valoir. Ils n'en manquent pas d'autres à produire. Les larmes et les supplications de la femme, la résistance obstinée du mari ne servent de rien. La duchesse de Bourgogne qui les aime, leur fait comprendre que devant ces mots : le — Roi le désire, — il faut courber la tête, et on la courbe.

A l'histoire de la Régence appartient surtout, comme un de ses types les plus saillants, cette duchesse de Berry que nous voyons poindre ici. Elle n'était encore qu'une toute jeune fille de quinze ans, annonçant de la grâce et de l'esprit.

Nul ne prévoyait ce qu'elle serait un jour. Dieu ! si madame de Saint-Simon l'avait prévu !...

« Plus cette princesse se laissa connaître, et elle ne s'en contraignit guère, plus nous admirâmes par quel miracle de soins et de prudence, rien n'avait percé ; plus nous gémissions du malheur d'avoir réussi dans une affaire que, bien loin d'avoir entreprise et suivie au point que je le fis, j'aurais traversée avec plus d'activité, si j'avais su le demi-quart, que dis-je ! la millième partie de ce dont nous fûmes si malheureusement témoins. Je n'en dirai pas davantage pour le présent, et dans la suite, je n'en dirai que ce qui ne s'en pourra taire. »

Telle était la nouvelle petite-fille de France, près de qui le Roi avait tenu à placer « une perle » sonne dont la vertu de tout temps sans atteinte, » dit l'auteur, « le bon esprit, le sens et les inclinations fussent de concert pour une éducation » désirable. »

Peu de joie accompagne ce mariage. Les calamités de la France n'étaient pas à leur fin. La pénurie atteignait jusqu'à la cassette particulière du Roi. Un soir, sur la demande de la duchesse de Bourgogne, c'est à peine s'il trouve sous sa main une poignée d'or à lui donner pour le pauvre duc de Berry, qui, faute de quelques pistoles, ne pouvait prendre place à une table de jeu.

Louis XIV manquant d'argent de poche ! Se figure-t-on cela ? Le grand Roi expiait largement l'orgueil de ses prospérités passées. Ce n'était pas encore assez. En lui tout devait être atteint : l'homme après le souverain ; — après l'orgueil, le cœur.

Par un jour d'avril 1711, Monseigneur se rendant à Meudon, sa résidence ordinaire, rencontre sur la route le saint-Viatique que l'on portait à un malade. Il descend de carrosse et se met à genoux. Sur une question de sa part, il apprend que ce malade en danger de mort est atteint de la petite vérole. Son esprit se frappe. Le lendemain, au moment de partir pour la chasse, il tombe tout-à-coup en faiblesse. On le remet au lit : — Monseigneur a la petite vérole.

Le Roi vient aussitôt s'installer à Meudon ; madame de Maintenon le suit. Mais par une louable sollicitude, il défend aux princes, et dispense quiconque a lieu de craindre pour soi-même d'approcher du château empesté.

Cependant les médecins sont pleins d'espérance ; rien de plus rassurant que leur langage. Le Roi travaille avec ses ministres, il se promène. Le duc et la duchesse de Bourgogne tiennent à Versailles une Cour animée. « Et cette Cour, dit le narrateur, ressemblait à une pointe de l'aurore. »

Les harençères de Paris, amies toujours fidèles de Monseigneur, sur les bonnes nouvelles qui circulent, accourent au plus vite en carrosses de louage. Il veut les voir et se montre

sensible aux témoignages de cette affection populaire. Dans leur joie, elles parlent de faire chanter un nouveau *Te Deum*. « Il n'est pas encore temps » observe le prince. — Le prince avait raison.

Saint-Simon était à la Ferté. Un message de la duchesse l'informe de l'état des choses.

« On sentira aisément quelle impression je » reçus de cette nouvelle... Je passai la jour- » née dans un mouvement vague de flux et de » reflux qui gagne et qui perd du terrain, tenant » l'homme et le chrétien en garde contre » l'homme et le courtisan. »

En effet, le règne plus ou moins prochain de Monseigneur, entièrement livré à la cabale ennemie, doit, à son sens, amener sa propre ruine, dans laquelle il a bien de la peine, selon son naïf aveu, à ne pas voir celle de l'État. La mort de ce même prince serait le salut de l'un et de l'autre.

Après quelque hésitation, il part pour Versailles n'a pas eu la petite vérole, et, par là, se trouve compris dans la défense de se présenter à Meudon; mais le Roi, instruit de ce retour, lui en sait gré.

Chacun attend, craint, espère. Le temps se passe. Saint-Simon sait le mettre à profit.

« Je ne laissai pas... de percer de mes regards » clandestins chaque visage, chaque maintien, » chaque mouvement, d'y délecter ma curiosité, » d'y nourrir les idées que je m'étais formées » de chaque personnage. »

Vaines devaient être dans cette occasion, comme en tant d'autres, les espérances et les craintes. L'état du malade empire tout-à-coup. En quelques heures, les médecins, fagon tout le premier, passent de la quiétude au désespoir. Ils perdent la tête. Le Roi n'est averti que lorsque l'agonie a déjà commencé. On l'empêche de pénétrer jusqu'au lit du mourant, à qui les secours de la religion sont apportés précipitamment et comme par hasard. C'est au milieu d'un effarement et d'un désordre inexprimable de tout ce qui l'entoure, que le fils unique de Louis XIV, que l'héritier du trône de France rend le dernier soupir. Il avait cinquante ans.

Un peu avant ce moment suprême, Versailles aussi a changé de physionomie. On vient d'y apprendre que Monseigneur a reçu l'Extrême Onction, que tout espoir est perdu. — Jamais tableau empreint des plus chaudes couleurs de la vie n'égalait celui que nous trace ici Saint-Simon de toute cette cour en désarroi. Non, ce n'est pas un tableau, c'est la vie même. La scène est sous nos yeux; nous participons à tous ses mouvements, à toutes ses émotions vraies ou feintes; nous en saisissons tous les aspects matériels, comme tous les aspects moraux. Nulle part dans son œuvre si riche en inimitables peintures, sa plume ne trouve des expressions plus frappantes, plus familièrement pittoresques et

originales que celles qu'il emploie à les rendre. Analyser ces pages pleines d'animation est impossible, il faut les lire. Pourtant, à titre de spécimen bien incomplet, nous en détacherons quelques lignes relatives aux personnages qui sont le plus en vue.

« M. le Duc d'Orléans parut et m'appela. Je » le suivis dans son arrière-cabinet en bas sur » a galerie, lui près de se trouver mal, et moi » les jambes tremblantes de tout ce qui se pas- » sait sous mes yeux et au-dedans de moi. Nous » nous assimes par hasard vis-à-vis l'un de l'autre; mais quel fut mon étonnement lorsque, » incontinent après, je vis des larmes lui tom- » ber des yeux — Monsieur, m'écriai-je en me » levant, dans l'excès de ma surprise. — Il me » comprit aussitôt, et me répondit d'une voix » coupée, et pleurant véritablement. — Vous » avez raison d'être surpris, et je le suis moi- » même; mais ce spectacle touche; c'est un bon » homme, avec qui j'ai passé ma vie; il m'a bien » traité et avec amitié tant qu'on l'a laissé faire, » et qu'il a agi par lui-même... — Il se leva, se » mit la tête dans un coin, le nez dedans, et » pleura amèrement et à sanglots, chose que, si » je n'avais vue, je n'eusse jamais crue. Après » quelque peu de silence, je l'exhortai à se cal- » mer. Je lui représentai qu'incessamment il » faudrait retourner chez madame la duchesse » de Bourgogne, et que si on l'y voyait avec » des yeux pleureux, il n'y avait personne qui » ne s'en moquât comme d'une comédie très » déplacée, à la façon dont toute la cour savait » qu'il était avec Monseigneur. Il fit donc ce » qu'il put pour arrêter ses larmes, et pour bien » essuyer et retaper ses yeux. »

A voir cette bonté et cette sensibilité de cœur chez celui qui devait être un jour le fameux Régent, on se demande ce que l'éducation aurait pu faire d'une telle nature, si ce prince avait eu près de lui dans ses jeunes années un Fénelon au lieu d'un Dubois.

Mais plaçons-nous avec Saint-Simon devant une autre scène. Les ducs de Bourgogne et de Berry en sont les acteurs.

« Les deux princes, ayant chacun sa princesse » à son côté, s'assirent sur un même canapé » près des fenêtres.

« Les premières pièces offraient les mugisse- » ments des valets, désespérés de la perte d'un » maître si fait exprès pour eux. Plus avant, » commençait la foule des courtisans de toute » espèce. Le plus grand nombre, c'est-à-dire les » sots, tiraient des soupirs de leurs talons, » et avec des yeux égarés et secs, louaient » Monseigneur, mais toujours de la même » louange, c'est-à-dire de bonté, et plaignaient » le roi de la perte d'un si bon fils... »

« Monseigneur le duc de Bourgogne pleurait » d'attendrissement et de bonne foi, avec un air » de douceur, des larmes de nature, de religion,

» de patience. Monseigneur le duc de Berry,
 » tout d'aussi bonne foi, en versait en abon-
 » dance, mais des larmes pour ainsi dire san-
 » glantes, tant l'amertume en paraissait grande,
 » et poussait non des sanglots, mais des cris,
 » mais des hurlements... Cela fut au point qu'il
 » fallut le déshabiller là même, et se précau-
 » tionner de remèdes et de gens de la Faculté.
 » Madame la duchesse de Berry était hors
 » d'elle.

Cette tête de quinze ans, déjà capable de cal-
 culs politiques, avait rêvé pour elle-même au-
 près de son beau-père, destiné à être roi dans
 un prochain avenir, une position supérieure à
 celle de la duchesse de Bourgogne, objet de son
 ingratitude et de sa jalousie. Tous ces rêves s'en
 allaient avec Monseigneur.

« Souvent réveillée par les cris de son époux,
 » prompt à le secourir, à le soutenir, à l'em-
 » brasser, à lui présenter quelque chose à sentir,
 » on voyait un soin vif pour lui, mais tôt après,
 » une chute profonde en elle-même... Madame
 » la duchesse de Bourgogne consolait aussi son
 » époux... le fréquent moucher répondait aux
 » cris du prince son beau-frère. Quelques lar-
 » mes amenées du spectacle, souvent entretenues
 » avec soin, fournissait à l'art du mouchoir, pour
 » rougir et grossir les yeux et barbouiller le vi-
 » sage... »

Gardons-nous de prendre ici mauvaise idée de
 la duchesse de Bourgogne; elle ne jouait pas la
 comédie, mais, comme elle le dit quelques mo-
 ments après à l'une de ses dames, qui l'exhor-
 tait tout bas à ne pas feindre des sentiments
 qu'elle ne pouvait éprouver, « la pitié et le spec-
 » cle la touchaient, la bienséance la contenait, et
 » rien de plus. » —

« Le duc de Beauvillier, debout auprès d'eux,
 » tranquille et froid comme à chose non avenue
 » ou à spectacle ordinaire, donnait ses ordres
 » pour le soulagement des princes... Ce flegme
 » dura sans la moindre altération également
 » éloigné d'être aise par religion, et de cacher
 » aussi le peu d'affliction qu'il ressentait, pour
 » conserver toujours la vérité. »

Saint-Simon, occupé de scruter ainsi les senti-
 ments de chacun, scrutait aussi et jugeait de
 même les siens. Cependant, un reste d'incerti-
 tude flottait en lui : Monseigneur était-il vrai-
 ment mort ?

« Je voulais douter encore, quoique tout me
 » montrât ce qui était, mais je ne pus me résou-

» dre à m'abandonner à le croire que le mot ne
 » m'eût été prononcé par quelqu'un à qui on pût
 » ajouter foi. Le hasard me fit rencontrer M. d'O,
 » à qui je le demandai, et qui me le dit nette-
 » ment. Cela su, je tâchai de n'en être pas bien
 » aise. Je ne sais trop si je réussis bien, mais au
 » moins est-il vrai que ni joie ni douleur n'é-
 » moussa ma curiosité. »

Il continue à promener cette curiosité de salon
 en salon, de physionomie en physionomie. Sur
 l'avis du duc de Beauvillier, on débarrasse enfin
 la chambre de la duchesse de Bourgogne de la
 foule qui l'encombre; le duc et la duchesse de
 Berry se retirent dans leur appartement.

« Toute leur nuit se passa en larmes et en
 » cris. La nuit de monseigneur et de ma-
 » dame la duchesse de Bourgogne fut plus tran-
 » quille. »

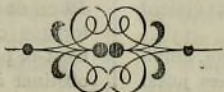
Madame de Maintenon avait ramené le Roi à
 Marly. Ce prompt retour n'était pas attendu.

« Aussi n'y trouva-t-il rien de prêt; point de
 » clefs des appartements, à peine quelques bouts
 » de bougie, ou même de chandelle. Le Roi fut
 » plus d'une heure dans cet état avec madame
 » de Maintenon dans son antichambre à elle,
 » madame la Duchesse, madame la princesse de
 » Conti, mesdames de Dangeau et de Caylus.....
 » On fut longtemps à tâtons, et toujours sans
 » feu, et toujours les clefs mêlées, égarées par
 » l'égarement des valets. — Les plus hardis de
 » ce qui était dans le salon montrèrent peu à peu
 » le nez dans l'antichambre, et de l'un à l'autre,
 » tout ce qui était venu s'y présenta, poussé de
 » curiosité, et de désir que leur empressement
 » fût remarqué. Le Roi reculé en un coin, assis
 » entre madame de Maintenon et les deux prin-
 » cesses, pleurait à longues reprises. Enfin la
 » chambre de madame de Maintenon fut ouver-
 » te, qui le délivra de cette importunité »

Entraînée par la narration tragi-comique de
 Saint-Simon, notre analyse s'est étendue sur
 cette mort de Monseigneur plus qu'il ne l'eût
 fallu peut-être, eu égard à la valeur du person-
 nage. Nous le quittons ici, sans nous arrêter à
 son portrait, détaillé pourtant avec soin, selon
 l'habitude du grand peintre. — Le coup de pin-
 ceau qui naguère nous l'a montré en passant
 « noyé dans la graisse et l'apathie, » nous paraît
 suffisamment résumer l'ensemble de ce caractère
 dépourvu de tout intérêt historique.

APHÉLIE URBAIN.

(A suivre).



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

UNE ANNÉE DE MÉDITATIONS

PAR MADAME AUGUSTUS CRAVEN

Dans la moindre page écrite par madame Craven, on retrouve cette belle pensée qu'elle inscrivait jadis au frontispice du *Récit d'une Sœur* : *Mon Dieu, je désire que ces pages vous fassent aimer* ! Aussi ne peut-on s'étonner que la plume qui a révélé Alexandrine, idéalisé Anne et Fleurance, ait écrit, sur Jésus-Christ et sur sa doctrine, des choses si tendres et si profondes à la fois. Ce livre a, sur presque tous les livres connus de méditations, l'avantage d'être personnel, de retracer les sentiments, les espoirs et les craintes d'une âme très belle, qui a beaucoup reçu de Dieu et qui a peur de ne lui avoir pas assez rendu. Ce n'est pas devant un bureau que ce livre a été conçu, mais dans un oratoire : la chaleur de la prière l'anime, une conscience éclairée et qui cherche à s'éclairer de plus en plus, y projette sa lumière, un tendre amour pour Dieu l'échauffe, et on y trouve avec délices le style si pur de madame Craven et les hautes et délicates qualités de son intelligence. Ce livre accomplira le vœu de son auteur, il fera du bien ; il est écrit pour un nombre d'âmes choisies, qui désirent avancer dans la bonne voie, en dépit des obstacles que le monde oppose, qu'un cœur aimant, trop aimant, élève aussi ; c'est pour ces âmes appelées, mais lentes parfois à se rendre à l'appel, que ces belles pages ont été tracées. Je citerai quelques passages d'une méditation sur la *Résurrection de Lazare*.

« Jésus aimait tous les hommes ; il n'en est pas un seul pour lequel il ne soit mort, c'est-à-dire auquel il n'ait donné la plus grande preuve d'amour qui se puisse donner, ainsi qu'il l'a dit lui-même. Cependant, quelques-uns de ceux qui ont vécu avec lui sur terre ont eu ce bonheur d'être aimés de lui d'une façon spéciale, Lazare, Jean, Madeleine ! Jésus a sanctifié et béni en eux ces douces affections qui, parmi les joies de la vie, sont celles qui renferment le plus à la fois le souvenir de celles qui nous étaient destinées à la Création, et l'espérance de celles qui nous étaient promises après la mort.

» Jésus a vécu pauvre, caché, méconnu, humilié ; Jésus a maudit le monde avec ses joies.

Jésus a accepté toutes les douleurs et toutes les souffrances, mais il a voulu ressentir la plus grande des félicités terrestres, et ses larmes sur Lazare ne sont pas, comme ses autres souffrances, l'expiation de nos fautes, mais la bénédiction d'une de nos joies. En nous interdisant le plaisir, il nous a accordé le bonheur ; sachons bien comprendre cette profonde différence ; sachons lui sacrifier l'un et le bénir lorsqu'il nous accorde l'autre. Sachons accepter comme des expiations, les peines et les dégoûts que le premier nous laisse, et recevoir, comme de saintes épreuves, les douleurs que peut nous causer l'autre. Le bonheur dont nous parlons ne peut être voilé sur la terre que pour nous être rendu éternellement un jour. Mais le plaisir passe sans retour, et ce n'est pas au ciel que sa trace sera éternelle ! »

Voici encore d'utiles et belles pensées :

« Nous nous représentons quelquefois les grandes austérités des saints avec admiration et épouvante, nous demandant si le salut ne peut s'acheter qu'à ce prix ? Cette pensée nous est peut-être suggérée par le démon pour nous distraire par l'inquiétude et le découragement des véritables austérités que Dieu nous demande : le sacrifice absolu de notre malignité envers le prochain est le premier de ces sacrifices nécessaires. Ce sacrifice est plus grand qu'il ne semble, car il oblige à une vigilance perpétuelle. Il met un frein à notre langue, au moment où ce frein est le plus importun, le plus difficile à conserver, il trouble ou semble troubler les épanchements de l'intimité, et souvent il nous semble presque contraire à la stricte sincérité. Soyons, s'il se peut, fidèles, malgré tous ces obstacles et tous ces pièges. Gardons cette sévère discipline que Dieu nous impose. Que *jamais*, s'il se peut, et en *rien*, le prochain n'ait à se plaindre de nous, recommençons sans cesse notre examen et demandons sans cesse pardon à Dieu de nos fautes consenties ou involontaires sur ce point.

A chaque jour suffit son mal.

» La simple raison nous invite à ne point nous préoccuper de ce que nous ne pouvons point modifier, de ce qui ne sera peut-être jamais. Mais lorsque c'est Dieu qui nous donne ce conseil, n'est-ce point une sorte de démenche que de nous obstiner à ne pas le suivre ! Quelle paix, quel

silence régneraient en nous, si, tout d'un coup, nous suspendions toutes nos prévisions inquiètes! Quelle place nous ferions dans notre esprit aux choses du ciel, si nous rétrécissions l'espace qu'y occupent les choses de la terre!... Regardons simplement devant nous, le matin, de quels devoirs et de quelles affaires nous aurons à nous occuper ce jour-là. Quelles peines ou quelles joies nous avons à prévoir? quelles difficultés à surmonter? cette prévoyance de la journée nous est permise, elle nous suffit, et par une bizarre contrariété de notre esprit, c'est précisément celle-là que nous n'avons pas; nous nous lançons toujours, ou presque toujours, dans la journée où nous sommes, sans l'examiner mûrement et la préparer d'avance. Elle nous précipitait, quand elle faisait partie du lointain avenir, et maintenant qu'elle est venue, nous ne nous occupons pas de la bien passer, mais nous pensons à d'autres journées qui doivent venir... Préparons notre journée le matin, et examinons-la soigneusement le soir: ce précepte est doux, parce qu'il contient la paix; difficile cependant parce que notre cœur est inquiet et que notre esprit aspire naturellement à sortir du présent, et qu'il faut lutter contre soi-même pour borner ses pensées, ses desirs à la durée d'un jour...

Et voici des réflexions profondes sur l'orgueil qui se mêle au zèle:

« Ceux qui, se rendant compte de leur vertu et des défauts, ou imperfections de leurs frères, s'imaginent faire servir l'une à la correction des autres, non pas en laissant paisiblement luire la lumière sur le chandelier, mais en l'approchant de chacun d'eux d'une manière directe et importune, sont aussi imprudents et aussi téméraires que s'ils en agissaient de même avec la lampe du sanctuaire, faite pour luire là où elle est placée pour la gloire de Dieu, inutile et peut-être dangereuse si la main de l'homme s'en empare pour éclairer de trop près les pas des autres... »

Que de pages nous voudrions citer! le pardon des offenses, la médisance, le besoin de plaire, bien d'autres sujets encore sont traités avec une incontestable supériorité. Celle qui a écrit ces belles pages connaît le cœur humain, connaît le monde et se connaît elle-même; il est impossible de lire ces méditations, sans faire un retour sur sa propre conscience et sans ressentir un élan généreux vers le bien. Que ce soit la récompense de l'auteur! (1) M. B.

GILLIANE

PAR RHODA BROUGHTON

Traduit de l'anglais par madame du Parquet.

Gilliane a vingt ans; elle dirige la maison de

son oncle, elle règne, et gouverne, elle soigne le squire, elle élève les enfants, elle régent les œuvres de bienfaisance de la paroisse, elle paraît, et surtout elle se croit indispensable, de là, une grande présomption dans son caractère et une extrême assurance dans ses allures. Gilliane n'est pas orpheline, elle a un père, vieux, malade, morose, et qui a voulu vivre seul, laissant sa fille à la tutelle de son beau-frère, le squire Marlowe; ce père très peu charmant, touche à sa fin dernière, il appelle sa fille; elle part avec un regret intense, mais elle pense que son dévouement, ses soins, son intelligence seront appréciés par le malade, comme ils l'étaient dans sa famille maternelle. Une affreuse déception l'attend: voici comment son père l'accueille:

« Ainsi, vous voilà! dit d'un ton maussade une voix faible et cassée; je suis heureux de penser que vous ne vous êtes pas trop pressés.

— Je suis venu aussi vite que possible, répond tranquillement Burnett. (Burnett est le médecin qui a amené Gilliane.)

— Et vous m'avez ramené ma Cordelia? reprend l'autre avec un ton aigre-moqueur.

— Miss Latimer est ici: voulez-vous la voir maintenant?

— Bon Dieu! rien ne presse. C'est un plaisir que l'on peut remettre, dit-il d'un ton de mauvaise humeur.

— Chut! lui dit Burnett en jetant un regard du côté de la porte, dont il se rapprocha pour dire à sa compagne de voyage:

— Il ne se sent pas assez bien pour cette entrevue, et il préfère....

— Merci, réplique Gilliane ironiquement, je ne suis pas sourde malheureusement: c'est un plaisir qu'on peut remettre....

La suite ressemble à ce triste début, et quoique Gilliane fasse, elle ne peut obtenir de son père un mot doux, un signe affectueux. Le médecin la trouve elle-même hautaine, peu aimable, et il lui laisse voir franchement sa désapprobation; elle est humiliée, abaissée, rendue petite à ses propres yeux, et malgré tout, elle finit par aimer ce censeur austère, ce dur et trop sincère Burnett. Le père succombe à sa longue maladie, il lègue à sa fille une fortune immense, et lui témoigne le désir qu'elle épouse le médecin qui lui avait une fois sauvé la vie. Hélas! Gilliane ne demanderait pas mieux, mais la fierté de Burnett est un obstacle: elle est trop riche, et ils se séparent sans avoir pu s'entendre. Elle revient chez son oncle, elle croit reprendre son ancienne vie et se distraire de ses peines par des occupations nombreuses et par l'affection de sa famille, mais là, se place est prise: Jane, l'aînée des filles du squire, s'est mise à la tête la maison, elle tient les rênes et ne les cédera à personne. C'est une impertinente petite fille que cette Jane, et l'on est content lorsque le squire se décide à lui donner une belle-mère. Gilliane ne sait que devenir; elle n'a plus

(1) Chez Didier, 35, quai des Grands-Augustins. Prix, 7 fr. 50 cent.

de maison, elle n'est plus nécessaire à personne, lorsque, par bonheur, elle perd son immense fortune, et aussitôt le docteur arrive et réclame des droits que Gilliane ne songe pas à lui contester.

Ce joli roman, qui finit bien, est tout-à-fait di-

gne de l'esprit incisif de Rhoda Broughton et de son judicieux pouvoir d'analyse. Madame du Parquet l'a traduit d'une manière aussi élégante que fidèle (1). M. B.

(1) Chez Calman-Lévy, 3, rue Auber. Prix, 3 f. 50.

DE L'ÉDUCATION

Une plume plus habile que la nôtre pourrait trouver le sujet d'un utile et beau travail dans l'étude de ce qui a été écrit en France sur l'éducation des femmes; peut-être le moment serait-il propice, puisque la perturbation profonde apportée dans l'état social s'étend jusqu'à cette question délicate, protégée jusqu'ici par l'ombre du foyer domestique. Pendant six siècles, on peut dire que la science de l'éducation féminine n'a pas subi de changement dans ses principes: toujours elle a eu l'Evangile pour base, seulement, à mesure que la Société française est sortie des châteaux, à mesure qu'on s'est rapproché, qu'on est devenu plus poli, plus raffiné, à la morale intérieure s'est jointe la politesse des manières, le charme du langage; puis, la culture des lettres a ajouté ses élégances à ces premières notions, les choses superficielles, superflues, ont pris beaucoup de place, mais jusqu'au XVIII^e siècle, Dieu et la Religion ont gardé leur suprême autorité; on les trouve à Saint-Cyr comme on les trouvait sous les voûtes du Palais, où la reine Blanche enseignait ses enfants, où saint Louis traçait pour sa fille ces pieux avertissements, simples et purs comme les lys de France, sévères comme la croix que le saint Roi éleva contre les Infidèles.

C'est à ce grand roi, qui avait autant de distinction d'esprit que de noblesse d'âme, que l'on doit les premières instructions pour la direction des filles. En écrivant pour sa fille Agnès, il ne pensait qu'à l'âme de son enfant: il la voulait sainte comme il était saint lui-même, et chacune de ses paroles est une émanation de son âme, pleine de feu et de douceur, et toute détrempée dans les sucs évangéliques. Nous en citerons quelques fragments:

- » Fille, si vous estes en compagnie où parler
- » convienne, parlez par raison, et devant que la
- » parole viengne en la bouche, deux fois devez
- » penser parmy l'abyss de la raison.
- » Fille, si vous voulez parler à homme, mettez
- » garde que vous ne dictes chose où l'on puisse

- » mal penser: mais dictes parolles qui soient à
- » bon édifiement, par où l'on puisse juger que
- » vous estes fille sage et avisée.
- » Fille, parlez en telle manière que vostre
- » parole soyt atrempée de la loy de charité, et
- » que vostre parole ne soyt griève à nulluy.
- » Fille, n'ayez aucune familiarité trop grand
- » à nulle créature, mais soyez franche (libre) de
- » cuer et d'esprit.

- » Fille, soyez humble de cuer et d'abit. Fille,
- » ayez povres gens, si vous aimera Dieu, et
- » ayez toutes bonnes gens, si vous aurez part
- » en leurs bontés.

- » Fille, soyez simple et honneste et peu par-
- » lans, de bonnes mœurs et de bonne conver-
- » sation, et pensez tous dis que Dieu vous voyt.

- » Fille, soyez véritable, et ne jurez point, ne
- » mentez, ne parjurez, mais ayez vérité en bou-
- » che, ordre en parolles, et parlez petit. Fille,
- » ayez et honorez Nostre-Seigneur et portez
- » paix à tous ceux qui demeureront avec vous.

On le voit, ces premiers enseignements, adressés par le plus grand, le plus illustre roi de l'Europe à sa fille, duchesse de Bourgogne, sont d'une simplicité si profonde et si pure qu'ils peuvent être utiles à la fille d'un paysan aussi bien qu'à celle d'un prince; ils regardent l'âme et Dieu, ils excluent le monde, ses usages, ses coutumes, et saint Louis, jetant sur le prochain un tendre regard de frère aîné, veut que sa fille traite les pauvres et les riches avec la même douceur et la même courtoisie. Et c'est là le vrai fond de toute éducation, de toute politesse, de toute civilisation: en dehors du *Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fit*, on retourne vite à la barbarie. A l'heure qu'il est, l'Europe en sait quelque chose.

Deux siècles et demi plus tard, la fille de Louis XI, la brillante et intelligente Dame de Beaujeu, écrivait des enseignements destinés à sa fille Suzanne, qui devint l'épouse du malheureux connétable de Bourbon: elle aussi honore Dieu, elle consent à mettre en pratique les lois

de l'Évangile, mais le monde, l'opinion, le besoin de plaire occupent une grande place dans ses sages avis, et l'on oserait presque dire que sa vertu est surtout faite de prudence. Voici ce qu'elle dit à sa fille sur les relations mondaines :

« Pour la plus grande seureté, je vous conseille que vous vous gardiez de toutes privées et gracieuses accointances, telles qu'elles soient, car on a vu plusieurs honnêtes commencements dont la fin a été préjudiciable. Et quand tout viendrait au mieux, l'on doit craindre les fols et légers jugemens qui, au préjudice et charge des dames, se font souvent. » On le voit nous sommes loin de saint Louis et de sa parole fière : N'ayez de familiarité avec nulle créature, et soyez libre de cœur et d'esprit.

La dame de Beaujeu poursuit et parle de la toilette, elle en parle moins austèrement que son saint aïeul, moins austèrement que saint François de Sales ; elle semble garder un juste milieu de femme du monde, qui veut plaire sans excès :

« Faites, ma fille, que vous soyez toujours habillée le mieux et le plus nettement que vous pourrez. Car au regard du monde, croyez pour vrai qu'il est malséant et fort déshonnête de voir une fille ou femme noble sottement habillée et mal en point. Et ne peut femme être trop gente et nette à mon gré, mais que ce soit sans trop grande curiosité, et qu'on n'y mette pas tout son cœur, qu'on en laisse à servir Dieu... Ma fille, ne soyez pas de celles qui pour sembler plus gentes et menues, se vestent en hiver si légèrement qu'elles en gellent de froid et sont souvent jaunes et décolorées, et pour estre trop serrées, engendrent griesves maladies... »

Elle parle bien de la politesse et de la courtoisie que doivent pratiquer les femmes d'un rang distingué : « Femmes nobles doivent avoir le cœur si bon qu'elles ne retiennent rien de l'honneur et courtoisie qu'elles doivent faire incessamment à chacun : pour ce, ma fille, ne vous y feignez pas, car plus vous leur ferez honneur, plus vous accroîtrez le vostre. Mais il ne suffit pas d'ouvrir la bouche et saluer entre les dens, ains faut avec parole douce et inclination de chef faire à chacun selon son état, et devez faire conscience de retenir ce qui leur est deu. »

Le monde, les devoirs de la Société préoccupaient fortement Anne de Beaujeu, et ce soin continuel de plaire différencie extrêmement ses avis de ceux du saint roi, son aïeul, qui, avant tout, voulait que Dieu fût le plus aimé, mais lorsque les longues guerres de Religion furent apaisées, lorsqu'une ère de rajeunissement, de renaissance ranima en France le zèle et la piété, de nouveaux écrits parurent et leurs conseils pour l'éducation des filles sont presque aussi conformes

au pur esprit de l'Évangile que ceux de saint Louis. Nous citerons surtout madame de Maintenon, cette femme de roi pour qui l'éducation était une vocation, et la duchesse de Liancourt, qui a tracé, pour sa petite fille, la princesse de Marsillac, un code de vie pieux et sage, et préservé des erreurs du jansénisme, seule faute que l'on ait pu reprocher à l'auteur : les vertus des Arnauld avaient fait sur elle une vive impression et l'avaient amenée à partager leurs opinions. Nous citerons quelques passages de ce petit livre, qui vient, après deux siècles, de reparaître au jour.

Nous lui emprunterons quelques conseils sur la conduite à garder envers les domestiques, qui nous semblent empreints d'un esprit particulièrement chrétien, d'un esprit d'égalité en Dieu :

« En même temps que vos serviteurs vous rendent le respect et l'honneur qu'ils vous doivent, vous les devez traiter d'égaux dans votre cœur en les commandant, et les regarder comme des gens que Dieu a réduits à l'état de servitude pour aider votre infirmité durant que vous remédieez à leur misère. Dieu vous oblige ainsi à des devoirs mutuels, les uns envers les autres, Vous leur devez l'amitié et la reconnaissance pour les services qu'ils vous rendent, comme ils vous doivent l'un et l'autre pour le soulagement et la protection que vous leur donnez. Vous leur devez vos soins pour leur âme par la prière pour eux, l'instruction, le bon exemple et la correction ; vous devez avoir soin de leur corps dans la santé pour ne pas les peiner, ni trop ni trop peu, dans la maladie pour les faire secourir avec soin... Vous devez leur donner des gages honnêtes et leur assurer même quelque chose pour l'avenir. Il faut leur paraître douce et compatissante dans leurs peines, mais ne vous rendez pas trop familière... parlez-leur tous les jours avec raison et fermeté... »

Ces avis d'une grande dame de la cour de Louis XIV sont encore applicables de notre temps, car bien que nos serviteurs et servantes n'aient plus envers nous ce sentiment de crainte et de déférence, nos devoirs à nous ne sont pas changés.

Nous citerons encore quelques mots sur l'honneur et le caractère qui montrent une grande connaissance du cœur.

« Rendez votre humeur la plus aysée et la plus égale que vous pourrez en tout, et demandez à Dieu ce don comme étant plus important qu'il ne semble à la plus part du monde. N'ayez pas non plus une fantaisie fort dangereuse, qui est d'estimer certains vices ou défauts sous le titre de vertu, et de louer ceux qui les ont, comme, par exemple, de dire et croire que les hommes sont francs, quand ils sont médisants et légers à révéler les secrets ; qu'ils sont braves et hardis, quand ils sont

» brutaux et violents; qu'ils ont un cœur élevé
 » et bien placé, quand ils ont une ambition dé-
 » mesurée... la fantaisie contraire est de pren-
 » dre des vertus pour des vices et d'entrepre-
 » dre de les blâmer, même contre sa pensée... »

A la fin de ce petit volume, se trouve un rè-
 glement de vie tracé par l'aïeule pour sa pe-
 tite-fille, et qui est rempli de conseils délicats et
 judicieux.

Ainsi, avec le roi Louis et la duchesse de
 Liancourt, on apprend à mettre Dieu et sa Loi
 au-dessus de tout, à s'inspirer de l'Evangile en
 toutes choses; avec la dame de Beaujeu, on ap-
 prend ce que l'on doit au monde; avec madame
 de Maintenon, apparaît encore la religion, le
 sentiment du devoir et des bienséances, mais la
 misanthropie, le désenchantement, le dégoût obs-
 curcissent un peu ses plus sages conseils. Le mot
 de l'Apôtre: *Réjouissez-vous*, n'a jamais été la
 devise de la fondatrice de Saint-Cyr. Elle a ré-
 sumé elle-même sa direction dans des maximes
 qu'elle écrivait de sa main sur les cahiers des
 demoiselles de Saint-Cyr :

- « Accoutumez-vous à l'humeur des autres,
- » n'espérez pas les accommoder à la vôtre.
- » Soyez secrètes.
- » Accoutumez-vous à être seules.
- » Aimez la présence de ceux qui vous repren-
 » nent, et que votre conduite soit égale quand ils
 » vous voient et quand ils ne vous voient pas.
- » Cherchez la vérité en tout.
- » Contribuez à la paix autant qu'il vous sera
 » possible.
- » Pensez souvent à Dieu.
- » Aimez à faire plaisir.
- » Il n'y a de véritable malheur que d'avoir
 » tort.
- » Il n'y a de vrai bonheur que de se conformer
 » à la volonté de Dieu.
- » La véritable pénitence est de recevoir de bon
 » cœur et d'aimer les peines que Dieu nous en-
 » voie.
- » N'ayez d'inquiétudes que pour votre salut :
- » le reste est trop incertain pour qu'on se mette
 » en peine.
- » N'enviez pas les richesses, puisqu'il faut
 » s'en détacher pour faire son salut.
- » Prenez toujours la dernière place : il vaut
 » mieux être appelé que chassé.
- » Ne faites jamais dépendre votre bonheur
 » des autres.
- » Nous parvenons souvent à ce que nous
 » avons désiré, et nous n'en sommes pas plus
 » heureux.
- » Soyez raisonnable, ou vous serez malheu-
 » reuse.
- » Si vous ne pouvez toujours donner l'aumône
 » aux pauvres, donnez-leur vos prières, vos soins
 » et vos consolations.
- » Si vous voulez être agréable dans la conver-
 » sation, ne parlez guère de vous.

» Souffrez beaucoup avant de vous plaindre.
 » Si vous connaissiez le monde, vous le haï-
 » riez.

» Prenez la bonne habitude de remplir tous les
 » moments de la journée.

» Ayez une conduite ouverte, simple, franche
 » et éloignée de tout mystère. »

Nous avons choisi dans ces conseils, tous excel-
 lents, tous chrétiens, mais marqués au coin de la
 froide tristesse avec laquelle madame de Maintenon
 envisageait le monde. Elle le connaissait, et les
 mélancoliques années de sa jeunesse, aussi bien
 que ses brillantes années de faveur, lui avaient
 laissé le même dégoût. Elle inspire le courage de
 bien faire, le soin de la pureté et de la renommée
 et le détachement de tout sous l'œil de Dieu.

Fénelon dit les mêmes choses : haine du monde,
 détachement de soi, fuite des plaisirs et des vani-
 tés du siècle, mais il les dit avec une douceur
 et une élégance qui donnent de la grâce à la sé-
 vérité de ses conseils : deux défauts surtout lui
 paraissent redoutables pour le bonheur et le sa-
 lut des femmes — la frivolité et la dissimula-
 tion.

« Observez, dit-il, que la finesse vient toujours
 » d'un cœur bas et d'un petit esprit. On n'est fin
 » qu'à cause qu'on se veut cacher, n'étant pas tel
 » qu'on voudrait être... désabusez les enfants
 » des mauvaises subtilités, par lesquelles on
 » veut faire en sorte que le prochain se trompe,
 » sans qu'on puisse se reprocher de l'avoir
 » trompé : il y a encore plus de bassesse et de su-
 » percherie dans ces raffinements que dans les
 » finesses communes. Dites à l'enfant que Dieu
 » est la Vérité même, que c'est se jouer de Dieu
 » que se jouer de la Vérité dans les paroles ;
 » qu'on les doit rendre précises et exactes et
 » parler peu pour ne rien dire que de juste, afin
 » de respecter la Vérité. »

Nobles sentiments et noble langage ! Et avec
 quelle énergie il s'oppose aux entraînements du
 luxe ! tout est encore applicable, comme si l'*Edu-
 cation des Filles* eût été écrite hier :

« Le faste ruine les familles, et la ruine des
 » familles entraîne la corruption des mœurs.
 » D'un côté, le faste excite chez les personnes
 » d'une basse condition, la passion d'une prom-
 » pte fortune, ce qui ne se peut faire sans péché,
 » comme le Saint-Esprit l'assure. D'un autre
 » côté, les gens de qualité se trouvant sans res-
 » sources, font des lâchetés et des bassesses hor-
 » ribles pour soutenir leur dépense ; par-là, s'é-
 » teignent infailliblement l'honneur, la foi, la
 » probité et le naturel, même entre les plus pro-
 » ches parents. »

Des exemples bien rapprochés de nous pré-
 sentent une grande actualité à ces sévères paroles ;
 pourtant Fénelon ne détestait pas le monde, il
 n'en avait pas le mépris et l'horreur comme ma-
 dame de Maintenon ; il le craignait surtout, et
 dans ses avis, il donne la manière de s'y

conduire dignement et chrétiennement, tandis que la fondatrice de Saint-Cyr ne voit le bonheur et le salut que loin du siècle et derrière les grilles sacrées du cloître.

A ces éducateurs de haute race succède une femme distinguée, spirituelle, mais dont la morale ne puise pas uniquement aux sources pures. La marquise de Lambert marque bien, dans son caractère et ses écrits, le passage du XVII^e au XVIII^e siècle : elle respecte les croyances religieuses plus qu'elle ne les met en pratique, et, dans ses avis à son fils, à sa fille, elle résume sa morale dans cette définition : *Sans la paix de l'âme, la raison, l'accomplissement des devoirs ; il n'est pas de félicité*. Elle connaissait bien le monde, et ses conseils sur la politesse sont fins et judicieux :

« La vraie politesse est modeste, et comme elle » cherche à plaire, elle sait que les moyens pour » y réussir sont de faire sentir qu'on ne se pré- » fère pas aux autres, qu'on leur donne le pre- » mier rang dans son estime.

« L'exacte politesse défend qu'on étale avec » hauteur son esprit et ses talents. Il y a aussi » de la dureté à se montrer heureux, à la vue » de certains malheurs. Il ne faut que du monde » pour polir les manières, mais il faut beaucoup » de délicatesse pour faire passer la politesse » jusqu'à l'esprit. Avec une politesse fine et dé- » licate, on vous passe bien des défauts et on » étend vos bonnes qualités. Ceux qui manquent » de manières ont plus besoin de qualités solides » et leur réputation se forme lentement. Enfin, » la politesse coûte peu et rend beaucoup.

« Il faut éviter le caractère plaisant, c'est tou- » jours un mauvais personnage et rarement, en » faisant rire, se fait-on estimer... Il faut savoir » bien écouter et ne montrer dans vos yeux, ni

» dans vos manières, un air distrait. Contre » peu ; narrez d'une manière fine et serrée... il » faut quand on parle, plaire ou instruire. Quand » vous demandez de l'attention, il faut la payer » par l'agrément. Un discours médiocre ne sau- » rait être trop court. »

On le voit, tout ce qu'écrivit madame de Lambert est empreint d'une grande sagesse, mais avec elle finissent les traditions du grand siècle, qu'elle retraçait, quoiqu'affaiblies ; elle en a encore la grâce sévère, mais la foi des Fénelon et des Maintenon s'obscurcissait dans son âme, et comme l'a dit un de ses récents historiens, M. de Lescure : « Sa morale n'est pas assez religieuse ; elle n'est pas éclairée d'en haut ; sa sagesse ne regarde qu'autour d'elle, pas au-dessus d'elle. »

Le XVIII^e siècle s'occupait d'éducation, et les gens les moins autorisés par les misères morales de leur vie, se crurent le droit d'élever et de diriger les autres. Nous ne parlerons donc ni de madame d'Epinay, ni même de madame de Genlis, quoique celle-ci se soit constamment honorée par des talents très réels et un dévouement inébranlable à la religion. Madame Campan hérita de quelques bonnes traditions, mêlées à la frivolité et aux vues ambitieuses de l'époque pour laquelle elle écrivait ; la raison pure a dicté les œuvres de madame Guizot, de madame de Rémusat, de madame Necker de Saussure, et dans ces trois auteurs, il se trouve des choses excellentes pour la direction de l'esprit et du jugement, mais si Montaigne a dit vrai, *si tout le gain de notre instruction est de devenir meilleur*, c'est à saint Louis et à Fénelon qu'il faudrait remonter pour diriger l'éducation des filles, c'est-à-dire encore à l'Evangile, à la pierre fondamentale de tout édifice, à la source vive de toute vertu.

M. B.

FAUSTINE

(SUITE)

Nous reprenons le récit de cette histoire, qui n'est pas une invention, et dont nous avons connu la mélancolique héroïne, cette histoire qui n'a eu que trop de réalité ; en le reprenant, nous nous souvenons de ces vers de madame Desbordes-Valmore, ils paraîtront exagérés à la plupart de nos lectrices, et pourtant ils ne sont pas dénués de toute vérité, et certaines âmes, dévorées d'une soif qu'elles n'ont pas désaltérée aux pures fontaines, s'y reconnaîtront :

Vois-tu, d'un cœur de femme, il faut avoir pitié.
Quelque chose d'enfant s'y mêle à tous les âges ;
Quand elles diraient non, je dis oui. Les plus sages
Ne peuvent, sans transport, se prendre d'amitié !
Juge d'amour !....

Faustine, quadragnaire, ressentait encore, dans son cœur toujours jeune, ce violent désir d'aimer et d'être aimée, jamais satisfait et toujours vivant : la présence de Fausta, son affection, ses caresses occupaient son âme, égayaient

un peu sa vie, mais ne lui suffisaient pas ; toujours elle désirait cette affection exclusive, ces deux existences en une : Daphnis et Chloé à l'aurore, Philémon et Baucis au crépuscule. Elle avait oublié ou à peu près M. de Charlemont ; son orgueil froissé avait contribué à sa guérison et, du même coup, s'était glacée son admiration pour les classes supérieures, les anciens noms, les vieux souvenirs, les bannières au vent, les blasons et les antiques légendes. Le sang plébéien et les instincts de la race avaient repris le dessus ; son esprit fit une de ces évolutions familières aux politiques de notre temps ; il passa de droite à gauche ; elle changea de plan de bataille dans ses lectures ; Walter Scott, les romans anglais et français du *high-life*, les vieux historiens, les généalogistes furent abandonnés pour les *rustiques figulines* de Georges Sand ; elle s'intéressa à ses ouvriers, elle crut à ses compagnons du Tour de France ; elle lut, elle dévora les élucubrations d'Eugène Sue, et avec Michelet elle déplora les tyrannies exercées sur ses ancêtres, le peuple, les vassaux, les ouvriers ; elle but ces philtres, plus dangereux, plus empoisonnés pour elle que pour les autres, et, dans sa solitude, de nouveaux horizons s'ouvrirent devant son esprit romanesque : les hauteurs ne la tentaient plus, c'étaient les vallées qui lui donnaient le vertige. *Le Guerre aux châteaux ! paix aux chaumières !* trouvait un écho dans son pauvre cœur ; elle commençait à trouver les paysans poétiques, elle revêtait les artisans d'une certaine grandeur ; elle aimait la charrue et le hoyau, elle ne méprisait ni le rabot ni la scie : elle revêtait ces labeurs d'un charme qui est réel, mais qui disparaît sous la trivialité de ceux qui s'y livrent, pauvres gens, courbés vers la terre, sous le poids du soleil et du jour, dont l'esprit ne dépasse pas l'étroite limite du champ ou de l'atelier, et qui ne peuvent être jolis comme les pasteurs de Lignon, ni gracieux comme les bergers de Florian, ni beaux diseurs comme les ouvriers, héros de quelques romans modernes. Faustine ne les voyait pas d'assez près pour les juger ; ils lui apparaissaient dans une espèce de gloire que leur créaient la souffrance, la pauvreté et le courageux labeur ; elle les honorait, les révérait, et, lorsqu'elle rencontra tout-à-coup, par hasard, un homme sorti de ces classes obscures, pauvre, mais lettré, mais poète, mais paré de l'auréole de la jeunesse et de l'intelligence, elle ne put contenir son cœur, toujours poussé à se donner à l'inconnu.

Elle résista peu ; une idée fixe la posséda : de même qu'autrefois elle voyait dans ses rêves éveillés Guillaume de Charlemont, ses beaux traits, sa grâce sévère, qu'elle évoquait les souvenirs glorieux de sa race ; de même elle pensait à Conrad, jeune, pauvre, obligé de demander le pain de chaque jour à un travail ingrat ; elle le plaignait, elle s'associait aux peines, aux dé-

goûts qu'il devait ressentir, et cette idée chère aux femmes, qui est au fond de leur nature, donner le bonheur à quelqu'un, devenir un ange protecteur pour un être aimé, la hanta de nouveau. Ce roman n'aurait pas eu de dénouement peut-être, et les brouillards de l'âge mûr, les glaces de la vieillesse auraient amorti ce feu intérieur, mais le jeune homme, l'objet de ses secrètes pensées, avait reçu un choc électrique en se voyant l'objet des attentions et des regards de la riche demoiselle Malfroy, et, pour lui aussi, un grand horizon s'était ouvert. Il étouffait dans sa pauvreté, l'école et les écoliers l'ennuyaient à la mort ; il n'avait pas ce qui constitue la vocation : l'amour de l'enfance, le zèle, l'abnégation ; seulement il préférait enseigner les éléments des sciences à de petits paysans plutôt que d'être mineur, serrurier ou scieur de long ; tout enfant, il montrait une intelligence ouverte : le curé de son village l'avait pris chez lui, et avait cultivé cet esprit naissant et cette jeune âme dans l'espoir de donner à l'Eglise un bon prêtre de plus ; mais Conrad n'avait pas d'inclination qui le poussât vers l'autel ; il répétait souvent à ses jeunes camarades qu'il voudrait être chanoine pour ne rien faire et toucher une prébende ; c'était là toute sa vocation ; le curé vit clair dans ce cœur, et, sans se fâcher, il engagea Conrad à prendre une autre direction. Conrad devint instituteur-adjoint, puis instituteur en titre ; sa position modeste n'était pas dénuée d'agrément : il avait un jardin, il habitait un beau pays, il possédait des loisirs... Le curé, très instruit lui-même, lui avait appris l'anglais et l'allemand ; dans les soirées d'hiver, Conrad s'amusa à traduire des vers et de la prose ; les loisirs de l'été, il les employait à cultiver ses fleurs ; ses vers furent imprimés dans un journal de Liège et recueillis en un petit volume : il espérait que cette publication lui vaudrait un avancement ; rien ne vint, rien, sauf l'ennui et bientôt le dégoût de ses humbles fonctions. Il faisait joliment les vers, mais d'autres peut-être faisaient mieux la classe ? Il resta donc instituteur aux petits appointements ; les premières années de sa jeunesse s'écoulèrent, et il prit l'habitude de recourir à la pipe et à la bière, comme un étudiant d'Heidelberg, pour consoler ses soucis et faire passer ses longues heures de solitude. Sa gaieté disparut ; il avait de sourdes et violentes aspirations vers le repos et la richesse ; la grasse aisance des fermiers lui causait de l'impatience, et le luxe des propriétaires de la fureur. Lorsqu'il voyait passer de beaux jeunes gens, à cheval, suivis de leur meute et de leurs piqueurs, il s'élevait de son âme un flot de haine, et, lorsqu'il rencontrait une calèche pleine de femmes, de jeunes filles, traînée par des chevaux qui couvraient leur mors d'écume, débordante de fleurs, pleine de sourires et de gaieté, une douleur envieuse torturait son âme. Personne ne regardait

le chétif magister, le pauvre souffre-douleur des écoliers... Aux grandes fêtes, il dînait chez les fermiers, mais pas un d'entre eux ne lui eût donné sa fille, et les filles elles-mêmes préféreraient, hélas ! à un pauvre pédagogue le fermier voisin ayant des biens au soleil, ou le notaire dont l'étude rapportait.

Enfin, un jour se leva, jour sombre et pluvieux, mais brillant pour Conrad de tous les feux de l'espérance ; une femme prit garde à lui, le recueillit dans sa voiture, l'abrita, l'écouta et le regarda. Cette rencontre était un premier jalon : Conrad osait à peine espérer qu'elle eût une suite ; pourtant, six jours après, il reçut un mot de Faustine ; elle le remerciait de l'envoi de son livre, elle mentionnait les jolies fleurs et elle lui envoyait, comme à un maître ou un juge, une traduction qu'elle avait faite du *Pêcheur* de Goethe et d'un petit poème hollandais.

Le dimanche, jour de liberté, arriva, et Conrad alla porter lui-même sa réponse au château de la Sermoy. La coquetterie masculine l'avait bien inspiré : il avait quitté sa lourde redingote, il portait un vêtement complet en coutil gris et un chapeau de paille, acheté pour l'occasion ; il avait une bonne tournure, et sa physionomie intelligente avait revêtu une expression aimable. On le fit attendre, car mademoiselle Malfroy était au bout du parc avec sa petite fille, et Conrad eut le loisir d'admirer le salon, ses tapisseries, ses cuivres, ses tableaux, et de contempler, par les hautes fenêtres, les massifs d'arbres, les corbeilles de fleurs et les jets d'eau qui formaient la perspective du manoir.

« Que c'est beau ! se disait-il ; qu'on serait heureux ici ! Pourquoi tant de biens aux uns et rien aux autres ? »

Faustine entra, donnant la main à sa Fausta ; elle salua Conrad, et il remarqua (il avait des yeux perçants) qu'elle rougissait en le voyant, et qu'il était moins troublé qu'elle. Ils s'assirent ; Fausta, debout auprès de sa mère, regardait attentivement le jeune homme, qui, de son côté, prêtait l'oreille la plus attentive aux paroles de Faustine. Elle lui parlait de ses vers, tout poète goûte ce discours ; il lui parla à son tour de ceux qu'elle lui avait envoyés, et elle but la louange qui tombait de ses lèvres qu'elle trouvait si éloquentes, si aimables !

« Votre traduction du *Pêcheur* est charmante, et aussi exacte que charmante ; on voudrait voir toutes les poésies de Goethe traduites de cette façon : elles sont si belles dans leur diversité !

— J'ai traduit peu d'allemand, j'aime mieux l'anglais ; tenez, voici l'*Excelsior* de Longfellow, que j'ai essayé de rendre en français... »

Elle tira à elle un album et passa à Conrad la page où se trouvaient les beaux vers du poète américain.

« J'aime mieux encore le *Pêcheur*, dit Conrad, assez habile pour ne pas se montrer toujours

flatteur... Mais qu'est-ce que ces charmants desins ? Je les admire, mais je ne puis comprendre leur signification... Tenez, celui-ci : cette foule désespérée au bord de la mer, ces vaisseaux qui s'éloignent... ces soldats qui saisissent les enfants et les femmes...

— C'est, dit-elle, une scène du poème d'*Évangéline* : le départ des Acadiens, que les Anglais ont expulsés du Canada... Cette fois-ci, j'ai traduit Longfellow par le crayon, n'osant le tenter avec la plume.

— C'est admirable ! quelle expression ! quel mouvement ! Vous possédez un beau talent, Mademoiselle !

— J'en sais tout juste assez pour me désenoyer un peu. Connaissez-vous les poèmes de Longfellow ?

— Non, Mademoiselle ; je serais heureux de les lire.

— Venez dans la bibliothèque ; je vais vous les prêter. »

Il admira la bibliothèque, nombreuse, belle, bien rangée :

« Quel asile pour le travail intellectuel ! dit-il. Je sens que mon esprit étouffe dans cette bruyante école.

— C'est un état pénible, n'est-ce pas, Monsieur ? Il demande beaucoup de dévouement.

— J'en avais beaucoup, Mademoiselle ; mais je crois que l'indolence et l'ingratitude des écoliers me l'ont usé. Vous savez le vieil emblème : une lampe : *Pour éclairer, je me consume*. C'est l'histoire des pauvres instituteurs. On entre dans cette carrière avec enthousiasme, on s'y traîne avec dégoût. Faust ne se moque-t-il pas du pauvre maître d'école et de ses marmots ?

— Vous n'êtes donc pas heureux ?

— Mademoiselle, je suis pauvre et seul, toujours seul ; je n'ai plus de parents, et les autres liens de famille ne sont pas très resserrés chez les pauvres gens.

— Moi aussi, je suis seule.

— Je vous plains, mademoiselle, la solitude, même dans ce château, doit être pénible. Mais vous avez cette jolie enfant. »

Fausta le regarda d'un air mécontent, et se pressa contre Faustine.

« Elle m'est bien chère, dit celle-ci, c'est ma fille d'adoption. J'avais besoin qu'elle vint égayer un peu ma vie isolée.

— Qu'elle doit se trouver heureuse près de vous ! Je suis sûr qu'elle a bien des envieux. »

Il se leva pour prendre congé, le volume de Longfellow à la main :

« Nous allons vous conduire jusqu'à la porte du parc, dit Faustine. Ils traversèrent une longue galerie, que rendaient imposante quelques beaux tableaux et des meubles d'un autre âge qui supportaient des faïences précieuses, des antiquités romaines trouvées dans les environs, et quelques fragments d'armures, boucliers et

casques, découverts dans les fossés du château. Conrad admirait et louait; il loua, il admira encore le parc, embaumé par les roses, dont Faustine avait une collection complète, et rempli d'une fraîcheur délicieuse parmi les ardeurs d'une soirée d'été. L'aiguillon du désir s'enfonçait plus avant dans son cœur. Arrivé à la grille, il salua profondément Faustine et voulut embrasser Fausta, elle se recula d'un air farouche en détournant la tête; il s'en alla :

« Mamma, dit-elle, dis-lui donc qu'il ne doit pas revenir; je ne l'aime pas du tout... »

Ce mot n'eut pas d'écho dans le cœur de Faustine. Ce cœur-là recommençait à suivre un chemin bien connu : comme autrefois, elle pensait à un être unique qui lui faisait oublier le reste de l'univers; elle ne le voyait plus sous des traits brillants et chevaleresques; il lui apparaissait dans le cadre touchant de la pauvreté, de l'isolement, de la mélancolie, propre à une nature distinguée qui se débat contre des soucis vulgaires et des travaux sans éclat, sans renommée. Sa tête se montait, elle se laissait aller à la douleur de cette affection, faite de tendresse et de haine, et bien loin de combattre ce sentiment nouveau, Faustine se prêta bientôt à un échange assidu de lettres et de livres entre l'école et le château. On sait ce que sont les lettres au début d'une relation; on écrit à toute heure, à tout propos, tout est prétexte : un beau coucher de soleil, une étoile tremblante dans le ciel sombre, un livre lu et que l'autre doit lire, un son de cloche dans l'air, une promenade, tout enfin, et l'on peut mesurer le déclin d'une passion à la rareté des lettres qu'elle inspire. Conrad pratiqua à merveille cette tactique des cœurs épris : il écrivit des pages bien dites, poétiques, confiantes, charmantes; il laissa entrevoir que son âme s'était donnée à celle qui avait passé dans son chemin comme une apparition bienfaisante, à celle qui le comprenait, à celle dont l'esprit élevé le dédommageait des ennuis de sa vie et de la société de ses ignorants et grossiers voisins. Ces lettres, comme les mains de la Sulamite, distillaient l'encens et la myrrhe, et Faustine, que personne n'avait paru aimer, qui n'avait recueilli de flatteries que de la bouche des inférieurs, s'enivrait des parfums qui s'élevaient de ces messages comme d'une cassiolette; elle les relisait, elle cherchait à deviner le fond le plus secret caché derrière les paroles, et elle finissait par se dire :

« Il m'aime ! il m'aime ! »

Le bon sens se réveillait parfois, et lui disait :

« Songe à ta figure ! à tes quarante ans ! à ta richesse ! — Et ton esprit ? et ton âme ? ne sont-ils rien ? répondait l'amour-propre, ce complice de l'amour. »

Elle se débattit pendant longtemps contre une passion croissante et contre les aveux, les em-

pressements et les prières de Conrad. Elle résistait : le goût de l'indépendance, la crainte de l'inconnu la retenaient; une autre influence, celle de Fausta, agissait sur elle : l'enfant avait une profonde antipathie contre Conrad et la manifestait, sans vergogne et en toute occasion, mais ces faibles barrières s'écroulèrent le jour où Conrad dit à Faustine :

« C'est un adieu, mademoiselle; je ne viendrai plus au château... Vous rejetez mon dévouement, ma vie entière qui se donnait à vous : il vaut mieux, pour mon repos, je ne dis pas pour mon bonheur, que je ne vous voie plus.

« Partez, dit énergiquement Fausta, qui avait à peu près compris.

— Revenez ! dit Faustine en lui tendant la main. »

Il la garda dans les siennes.

« A moi ! à moi pour l'éternité !

— Oui, dit-elle, nous ne nous séparerons plus. Je sens que le bonheur est possible sur la terre. »

Sur une parole, à propos d'une émotion, elle venait d'engager sa vie, et elle eut comme une sorte d'effroi en voyant que son amour, secret la veille, était connu et qu'elle venait de s'engager à jamais.

IX

Le mariage était donc arrêté; Conrad avait donné sa démission d'instituteur.

La cérémonie était fixée au mercredi avant l'Ascension; Faustine n'avait écrit à personne la grande nouvelle; elle sentait que le blâme et les moqueries du monde n'auraient pas manqué à sa décision; elle abandonna même son vieux notaire, son vieux conseil, M. Guiscard, et elle confia à un notaire voisin de la Sermoys la rédaction de son contrat. C'était une grande affaire, ce contrat : Mademoiselle Malfroy ne voulait pas déshériter son enfant adoptive, que, depuis longtemps, elle regardait comme son unique héritière; elle voulait, en cas de précédés, assurer à Conrad une honorable existence, et elle s'en expliqua loyalement avec son fiancé, en lui montrant le projet de contrat.

Il le lut avec une attention extrême, il en relut deux passages, puis il dit à Faustine :

« Vous comptez donc, chère, garder cette petite fille et lui faire un sort ?

— Certainement; nous l'élèverons et nous la doterons.

— Mais si nous avions des enfants ?

— Assurément, mes dispositions changeraient, mais je n'ose espérer ce bonheur.

— Que vous soyez mienne, c'est tout ce que je désire; je ne saurais assez vous rendre grâce de votre acquiescement et de toutes vos bontés, dont ce contrat témoigne. Mais, voyez ce

que c'est que d'aimer, je suis jaloux parfois de votre affection pour Fausta ! »

Elle sourit, son pauvre cœur abusé se noyait dans l'amour.

« Vous vous aimerez ! dit-elle, nous nous aimerons ! »

En parlant ainsi, Conrad n'était pas sincère. La rente de douze mille francs que lui allouait Faustine après elle, lui semblait mesquine ; il avait compté sur un don plus magnifique, mais Faustine était fille de son père et une grande réserve, une sourde méfiance, dirigeaient toujours ses relations d'argent avec le prochain. Elle assurait à son futur mari, si pauvre, une vie large et indépendante, mais elle ne se dépouillait pas, elle restait maîtresse de sa fortune, elle pouvait ajouter plus tard à ce don matrimonial, ou bien laisser la loi et le contrat suivre leur cours. Sans le dire à Conrad, la veille, elle avait écrit des dispositions testamentaires en faveur de Fausta, et satisfaite de ces actes de justice, se croyant sûre d'être aimée et de l'enfant et du fiancé, elle envisageait l'avenir avec une tranquillité profonde. Conrad ne dit plus rien, et quoique peu satisfait, il conserva l'apparence de l'amour le plus délicat et de la joie la plus expansive. Ils se quittèrent, mais si Faustine avait suivi son fiancé dans sa route à travers les bois, elle l'aurait vu abattre les fougères à coups de badine, et elle aurait entendu son monologue :

« Maudite enfant ! maudite sorcière ! Sans elle, Faustine m'eût tout donné... Elle me sacrifie à cette petite créature, mais je le lui rendrai ! Douze mille francs de rente après elle, et quarante mille peut-être à cette vagabonde, c'est trop fort, aussi... On n'épouse pas une vieille fille pour si peu ! »

Pendant qu'il maugréait, Faustine passait sa dernière soirée solitaire avec sa Fausta. L'enfant paraissait triste, elle était assise aux pieds de sa mère adoptive. Ses jouets gisaient par terre ; elle appuyait sa tête contre la robe de sa protectrice et gardait un profond silence. Un peu inquiète, Faustine la relevant, l'assit sur ses genoux :

« Qu'as-tu ? lui dit-elle. Parle, enfant chérie ! »

Fausta baissa la tête et dit d'une voix sourde :

« J'ai du chagrin, beaucoup ! »

— Pourquoi ?

— Parce que le maître d'école va venir ici et qu'il sera le maître.

— Le maître d'école ! qu'est-ce qui t'a appris cela ?

— C'est Barbe qui l'appelle comme ça.

— Tu l'appelleras M. Conrad, entends-tu ? et tu seras aimable avec lui ; il t'aimera, il jouera avec toi ! tu verras !

— Il ne m'aime pas, et il ne m'aimera pas, et je ne l'aime pas du tout. Mamma ! ne le fais pas venir ! ne t'en va pas à Paris avec lui, reste ici, je serai si sage, tu verras ! je t'aimerai tant ! Oh mamma ! mamma ! »

L'enfant éclata en sanglots si désespérés, qu'ils attirèrent la vieille Jeannette qui faisait quelques derniers arrangements dans l'office.

« Mademoiselle, qu'a donc la petite ? Faut-il de l'eau de fleur d'oranger ? »

— Oui, un verre d'eau sucrée.

— Pourquoi pleures-tu comme cela, mon chou ?

— Parce que mamma va épouser ce vilain Conrad ; je ne veux pas qu'il vienne ici, je ne veux pas qu'elle s'en aille... »

Jeannette ne répondit rien, elle arrangea le verre d'eau et en fit boire une gorgée à l'enfant :

« Veux-tu venir coucher ? lui dit-elle, tu sais, je te borde très bien dans ton lit.

— Je ne veux pas m'en aller ! je ne veux pas quitter mamma ! Logez-moi ici, mamma Faustine ! jusqu'à demain... Demain, vous n'y serez plus, le méchant Conrad vous aura emmenée.

— Mais je reviendrai, je rapporterai de beaux joujoux à ma Fausta ! et nous ne nous quitterons plus, calme-toi, ma chère petite fille.

— Laissez-moi près de vous.

— Jeannette, comment faire ?

— Je vais apporter son petit lit ici ; c'est dur aussi pour cette pauvre petite, et pour nous tous, Mademoiselle.

Faustine ne dit rien ; Jeannette avait son franc parler, mais la résistance de l'enfant, le blâme de la vieille servante projetaient une ombre sur sa joie. L'approbation des autres est un doux accompagnement au bonheur. On coucha Fausta, et vaincue par la fatigue de ses pleurs, elle s'endormit bientôt. Faustine resta longtemps auprès d'elle, regardant ce joli visage, ces cils qui étaient encore humides, écoutant cette douce respiration, et se reportant vers les années de joie qu'elle avait dues à cette pauvre enfant. Pourquoi une nouvelle affection s'était-elle mise entre elles ?... Et pourtant, que d'espoirs renfermait cette vie à deux, qui allait commencer le lendemain ! Que la tendresse de Conrad, sa compréhension vive, son esprit aimable et gracieux rendraient l'existence en commun agréable et douce ! Quelle intimité succéderait à de longs jours solitaires ! Quelle réciprocité d'attachement remplacerait ce vide de l'âme dont elle avait tant souffert ! Et il aimerait Fausta, ils seraient deux à l'élever et à la chérir !

Elle s'approcha de la fenêtre ouverte : à la plus belle journée avait succédé une nuit orageuse et sombre ; les hiboux hululaient dans la tour ; elle ferma la fenêtre et plaça le flambeau sur sa table, afin de lire quelques passages encore. Le portrait du prieur était suspendu là : il la regardait ; elle fut saisie d'une sorte de frayeur en rencontrant ces yeux sérieux et doux qui rappelaient le passé.

« S'il avait voulu ! se dit-elle. »

Elle se coucha bientôt et dormit jusqu'au matin d'un sommeil entrecoupé de rêves ; lors-

qu'elle se leva, il pleuvait à torrents, le ciel était gris, les augures ne semblaient pas favorables : Faustine rejeta cette impression, elle fit sa toilette, et sans hésitation ni regret, elle s'unit à Conrad Wallays.

Ils revinrent déjeuner au château, et, dans l'après-midi, ils partirent pour Paris, et de là, pour l'Italie.

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

SUR LA PISTE

(SUITE)

Cette enfantine appellation sur ces lèvres fanées eût éveillé la moquerie des merveilleuses d'Allevard... et de beaucoup d'autres lieux. Gontran, lui, en comprit la suave éloquence...

Papa et maman !

C'était la révélation de cette âme restée enfant pour se soumettre, pour s'immoler dans l'oubli d'elle-même, pour aimer sans partage. Le sentiment filial lui avait conservé sa fraîcheur native et le cœur, toujours enfant, parlait encore la langue de son âge.

Le cocher perdait patience car la nuit venait :

« Messieurs, Madame, en voiture ! en voiture ! répétait-il. »

Le retour fut silencieux... chacun savourait les impressions reçues et se recueillait.

Le rouge fourneau de la fonderie éclairant le crépuscule arracha pourtant de nouvelles exclamations à mademoiselle Euphrasie :

« C'est comme une éruption du Vésuve ! s'écriait-elle naïvement.

— Quelle effrayante coulée de lave ! quel torrent de feu ! quel fleuve incandescent ! Et ces étoiles embrasées qui en jaillissent ! et ce grondement sourd ! et cette métamorphose immédiate du fer liquéfié en roues de wagons, en engins destructeurs, en carènes de navires !... Fantastique !... fantastique !... c'est un « *nec plus ultra* ! »

Tandis que son neveu faisait sa gerbe d'impressions, Églantine dévorée d'impatience ne quittait pas l'observatoire où elle attendait le retour d'Eudoxie ; mais Eudoxie ne revenait point ! Le prince de Sorgues reparut seul de toute sa bande, maussade, nerveux évidemment « chaviré » comme le remarqua son domestique breton. Il s'assit d'un air dédaigneux à la table commune ; et quand ses voisins le questionnèrent, il répondit sèchement que ses compagnons d'excursion rentreraient le surlendemain, à moins que ce ne fût le jour suivant... quand il leur plairait après tout.

« Eudoxie aurait bien pu m'envoyer un mot

par ce monsieur » pensa aigrement la tante Joubert.

La Signora gagnait à ce moment sa table solitaire. La vieille fille mécontente s'en approcha.

Eh bien ! lui demanda-t-elle avec empressement, comment se trouve madame Théodora ?

« Mieux, mais elle en a pour deux jours encore. Elle ne me tient jamais quitte à moins. C'est comme un fait exprès pour me priver de promenade. Je ne peux pas courir les montagnes toute seule, pourtant !

— Oh ! Signora...

— Oui, je sais bien, je ne manquerais pas de compagnons si j'en voulais. Mais je déteste la conversation des hommes : des compliments ou des impertinences ! et les femmes...

La signora s'arrêta un peu embarrassée.

« Les femmes se feraient honneur et plaisir de vous emmener, signora ; et pour ma part je serais charmée que vous m'acceptiez demain pour chaperon. Le voulez-vous ? »

La signora fit une petite moue dubitative et « prit un temps. » Après tout, songea-t-elle, ne faut-il pas que je marche et que je respire ?

« J'accepte ! daigna-t-elle ajouter tout haut. »

Un peu après, Gontran rentrait avec les Dumont qui voulaient savoir si la tante du jeune homme ne s'était pas trop ennuyée. Celle-ci les invita gracieusement à la promenade projetée ; et ils se retirèrent aussitôt, las mais ravis de leur journée.

« Où allons-nous ? demanda le lendemain la signora en abordant ses compagnons de route.

— Aux grottes de la Jeannotte si cela vous convient.

— Cela me convient. Pourquoi pas ? »

Le temps était si beau ce jour-là, qu'on négligeait les grottes pour de plus lointaines excursions, elles offraient donc un peu de solitude et de silence ; le prince de Sorgues s'y trouvait cependant, plus sombre que la veille encore. Il fit un salut familial à l'Italienne et quand elle voulut pénétrer sous la voûte rocheuse :

« Casse-cou ! » cria-t-il avec ironie en lui barbant le chemin.

« Vous dites ? »

— Je dis l'entrée de ces grottes interdite aux jeunes filles. L'imprudente qui en franchit le seuil meurt au bout de l'année... si elle ne se marie pas auparavant ! »

Mademoiselle Joubert et mademoiselle Dumont reculèrent d'un même mouvement comme si elles se fussent encore illusionnées sur leur âge.

La signora se redressait fièrement.

Parlez-vous ainsi parce que je repousse les avides qui spéculent sur mon talent?... d'ailleurs je suis mariée; vous le savez bien, vous ! irrévocablement mariée !

« Mariée !! répéta comme un gémissant écho, la tante de Gontran.

— Avec l'art ! Mademoiselle ; il sera mon seul maître. « *D'altra cura non ho !* »

Le prince ricanait.

La signora l'écrasa d'un regard.

« Me méconnaîtrez-vous encore ? fit-elle en s'animent.

— Mais vous ne devinez donc pas les enivrements sans pareils de la grande musique à laquelle on donne soi-même une âme et des ailes en l'interprétant ?

Mais vous n'entendez donc ni l'éclat des bravos, ni le bruit de mon char triomphal ?...

Vous ne voyez donc point les couronnes sur ma tête et la foule à mes pieds ?...

— Et j'abdiquerais cette souveraineté que l'Art me donne ! J'arracherais une part de mon cœur à ce royal époux au profit d'un amour inférieur ?... Jamais ! Banville, votre poète, me comprenait, lui, quand il disait comme pour moi :

L'Art est une patrie aux grands cieux éclatants
Où vivent en dehors des pays et des temps,
Les élus qu'il choisit pour ses vivantes proies;
Et ceux-là, donnez-leur vos demeures, vos joies,
Tous les honneurs, toujours leurs cœurs inconsolés
Pleureront, car ils sont chez vous des exilés.

Elle s'était insciemment placée sur un quartier de roche comme sur un piédestal et drapait son burnous blanc dans une théâtrale attitude; son œil lançait des flammes, sa voix, des notes de clairon; et son exaltation croissant toujours elle parut aux promeneurs l'une des fées hantant ces solitudes.

Quelle est donc cette femme ? demanda mademoiselle Joubert intimidée.

« C'est la première chanteuse de la Scala, répondit le prince de Sorgues. Elle se brouille avec l'Italie au profit des Américains qui lui font un pont d'or de toute la largeur de l'Océan ! « L'Art est une patrie aux grands cieux étoilés.... de dollars !

— Une chanteuse ! une femme de théâtre ! murmurait la tante consternée; heureusement...

je ne m'étais pas avancée encore... et Jenny arrive demain ! »

Ces témoins qui lui semblaient vulgaires gênaient l'exaltation de l'artiste. Elle leur fit signe de s'éloigner, et s'enfonga toute seule dans les grottes.

« Quelle créature extraordinaire ! répétait mademoiselle Dumont. Je ne connais absolument personne qui lui ressemble. Après tout, je n'ai jamais fréquenté le théâtre !

— Le théâtre a du bon, ma sœur. Je dirai même comme Santeuil : « Castigat ridendo mores ! »

— Est-ce bien vrai, mon frère ?.. J'en doute un peu, permets-le-moi, car le théâtre offrirait alors un ensemble parfait, et l'on pourrait lui appliquer ce vers d'Horace :

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

La tante Joubert se pinçait malicieusement les lèvres, et regardait son neveu du coin de l'œil.

Celui-ci ne sourcillait pas. Il avait pris en trop haute estime le caractère des deux vieilles gens pour se moquer de leurs ridicules.

— Eh bien !... je peux l'avouer maintenant, reprenait Euphrasie... un temps fut où je me sentais, moi aussi, des aptitudes dramatiques... c'était au couvent : à la fête de notre mère ou à la distribution des prix, quand nous représentions Zaire, Esther ou autre chose, la tête me tournait, je ne me possédais plus !... nous étions deux comme cela... deux cousines, deux amies... tu sais de qui je veux parler, Alexandre ? Nous dûmes nous en ouvrir à M. l'abbé qui nous conseilla de choisir les derniers rôles pour mâter notre superbe. Je me soumis ; et peu de jours après, à quatre pattes et serrée dans une couverture de laine à poils, je figurai le cochon dans la *Tentation de Saint Antoine* ; mais Eglantine Joubert ne put jamais renoncer au rôle d'Athalie où elle excellait. »

La tante de Gontran s'arrêtait toute pâle :

« Vous avez dit ?.. balbutia-t-elle.

— J'ai dit vrai : Eglantine Joubert, ma cousine, eût fait oublier Rachel. Au couvent resta longtemps proverbiale sa manière de prononcer certaine tirade, c'était... »

Mademoiselle Joubert l'interrompit d'un geste saccadé ; ses lèvres tremblaient ; quelques larmes lui montaient aux yeux ; et cependant, un sourire illuminait ses rides... Elle rejeta son châle en arrière ainsi qu'un manteau royal, elle éleva comme un sceptre son ombrelle neuve, et d'un accent que son neveu ne lui connaissait pas, elle déclama :

Que dis-je, souhaiter ? Je me flatte, j'espère
Qu'indocile à ton joug, fatigué de ta loi,
Fidèle au sang d'Achab qu'il a reçu de moi,

Conforme à son aïeul, à son père semblable,
On verra de David l'héritier détestable
Abolir tes honneurs, profaner ton autel
Et venger Athalie, Achab et Jezabel !

« Ah ça, veut-elle singer la signora ? pensait M. Dumont ébahi ; pauvre parodie ! pauvre parodie ! »

Sa sœur ne songeait pas à ce rapprochement défavorable. La tête plus que jamais penchée sur l'épaule droite, elle écoutait, elle écoutait... comme si une voix d'outre-tombe eût frappé ses oreilles... Un trouble mystérieux l'agitait d'un frisson...

« Eh ! quoi, hésiteras-tu si longtemps ? suis-je donc changée à ce point, Euphrasie Dumont, ma cousine, mon amie ?.. »

Les deux filles tombaient dans les bras l'une de l'autre.

La reconnaissance était faite.

« Est-ce donc là, pensait le professeur avec une émotion profonde, est-ce donc là cette Eglantine fraîche autrefois comme son nom fleuri ?.. »

Il s'efforçait néanmoins de retrouver sur ce visage flétri quelques vestiges du passé... ce regard, ce sourire, dont il reconnaissait peu à peu l'expression, lui remuaient le cœur de nouveau. Mais ce trouble n'avait plus rien de commun avec son ancienne passion ; il en était la transformation idéale... l'amour éteint se rallumait en une amitié austère et les deux mains cordiales qu'il tendit à son ancienne idole ne tremblaient pas.

Celle-ci lui rendit du même cœur son étreinte chaleureuse tout en songeant :

« Les événements ont justifié mon refus... son défaut de prononciation s'est accentué ridiculement, et je n'ai jamais rencontré plus drôle de petit vieux. »

Les trois cousins ne s'étaient pas revus depuis ce refus providentiel. Eglantine attachée au sol natal, avait continué de dire « non ! » à toute une génération de prétendants ; Alexandre accompagné de son cortège de famille accomplissait ses évolutions universitaires qui s'étaient enfin terminées à la faculté de Marseille. Il passa de longues années dans la cité Phocéenne formant de nombreux élèves dont quelques-uns lui firent honneur, et quand l'âge de la retraite l'y surprit, quand il voulut se choisir une demeure stable, il découvrit qu'il ne possédait plus en réalité de patrie, comme la plupart des fonctionnaires, hélas ! et se fixa parmi la famille d'adoption que la science lui avait faite.

Eglantine savait tout cela, car les relations épistolaires, si rares qu'elles fussent, n'avaient point cessé entre les deux cousines. Elles eussent même désiré les compléter par de mutuelles visites ; et de cordiales invitations s'étaient maintes fois échangées entre elles sans que les circonstances leur permissent d'y répondre... Cette

fois la Providence se déclarait pour Euphrasie : les deux tiers du chemin étaient franchis et la bonne fille comptait bien emmener la tante et le neveu chez elle.

« Ou plutôt... chez nous ! » rectifia-t-elle en regardant son frère qui s'empressa d'appuyer chaleureusement ses instances.

« Impossible ! impossible ! répétait mademoiselle Joubert, quoique le regard de son neveu la pressât d'accepter. Impossible ! quand je t'aurai dit, chère amie, quelles puissantes raisons me retiennent ici, tu comprendras mon refus. »

Mais Euphrasie ne se rendait pas et sa cousine dut lui faire une confidence qui la convainquit enfin.

Ah ! conclut mademoiselle Dumont, si c'est pour cela que tu cours ainsi le monde, si tu crois enfin toucher au port... Je n'ose plus insister.

« De la part de madame de Moirs » dit comme l'avant-veille le domestique de l'hôtel qui s'avangait à la rencontre des promeneuses.

Et, comme l'avant-veille encore, il remit à mademoiselle Joubert une large enveloppe au cachet armorié.

« De madame de Moirs !... Et cela vient ?... »

— De l'hôtel même.

— Comment, madame de Moirs est arrivée plus tôt qu'on ne l'attendait ?

— Arrivée aussitôt votre départ et repartie tout à l'heure. »

Eglantine croyait rêver. Elle se frotta les yeux comme pour s'éveiller complètement ; elle faillit même se pincer le bras... mais la réalité s'affirmait trop matériellement par ce pli cacheté pour qu'elle pût douter davantage. Elle rompit donc l'écusson de cire portant de gueules aux trois besants d'or et lut !

« Incroyable ! renversant ! comment tu me » poursuis d'étape en étape et tu te dérobes juste » au moment où j'accours me jeter dans tes » bras !!! c'était bien la peine !!!... »

» Croyez donc à l'amitié !... »

» Télégramme m'attendait ; renvoyé de Loché » à Lyon, de Lyon à Uriage, d'Uriage ici tout » comme les caisses de robes demandées à Colli- » net, Notaire de Marseille a communication » pressante à nous faire ; le plus court est de » nous rendre nous-mêmes à son étude. Partons » immédiatement. »

» Si tu veux ton pardon, viens le chercher à » Marseille, hôtel de l'Union ou hôtel de Victoria ; » il est à ce prix seulement. »

» Ton amie justement froissée,

» EUDOXIE. »

» P. S. — Prince de Sorgues enrage... mais » trop d'années et pas assez d'argent. Il faut à » Jenny époux jeune, riche et beau. »

Jeune, riche et beau ! répéta la tante de Gontran ; absolument comme mon neveu. C'est égal :

Eudoxie me paraît sévère... et même injuste!... Ce reproche me blesse... et... je le repousse!... Il est vraiment de ma dignité de protester... et... je proteste!

Elle fit un geste pour déchirer l'épître, mais se contenta de la jeter brusquement dans la cheminée. Effrayée pourtant de cette irrévérence comme si la signataire avait pu la constater, elle ramassa bientôt le griffonnage, le tint quelques minutes dans ses doigts sans le froisser de nouveau... et relut cette prose agitante.

« Prince de Sorgues... » cela ne m'étonne pas; je pressentais cette recherche... heureusement l'âge... la tournure!... Mais les barons de Vaux sont jeunes et jolis garçons, eux...

— Eh bien! qu'ils l'épousent après tout! je ne pense pas la poursuivre ainsi indéfiniment; ce serait un manque absolu de dignité... Oui, mais... Gontran?... Ce n'est pas si facile que cela de lui trouver femme... les circonstances le prouvent!

La prose d'Eudoxie frétilait toujours entre ses doigts nerveux:

« A Marseille, à Marseille! pourquoi pas à Constantinople? pourquoi pas aux antipodes?... La distance est autrement longue, il est vrai, de chez nous à Allevard que d'Allevard à Marseille. C'est une cité curieuse et attachante, à ce qu'il paraît... Il le faut bien pour que les Dumont s'y soient fixés... Pauvre Euphrasie! quel changement de visage! mais c'est toujours le même noble cœur, tendre et dévoué, malgré son grec et son latin... Je la rendrais bien heureuse en acceptant son invitation... elle est si peu blasée sur les joies de ce monde... Mais décidément c'est impossible... n'y pensons plus! »

Elle y pensa, pourtant; elle y pensa même si fort qu'elle accordait, le soir même, à sa cousine un acquiescement à ses vœux.

« Mon journal!

« O jeu bizarre des événements imprévus! » Etranges caprices du sort mystérieux! Décrets inattendus de l'immuable destinée!...

« Il y a quelques rapides semaines, la force brutale de l'habitude asservissante m'enchaînait immobile aux rives natales, et me voici sous d'autres cieux, sur une plage étrangère! » Fantastique panorama! vision vertigineuse!...

« Les montagnes bleuâtres du pittoresque Dauphiné disparaissaient à peine à l'horizon brumeux que déjà de nouveaux spectacles éblouissaient mes yeux charmés:

« Valence la coquette mirant dans les flots complaisants du Rhône impétueux sa cathédrale dentelée, son palais épiscopal, sa bruyante école d'artillerie, son audacieux pont suspendu... c'est-à-dire la douce paix et la guerre aux mains sanglantes, les matérielles choses de la terre périssable et les sublimes pensées du ciel indestructible!...

« Montélimar la friande avec ses enivrantes liqueurs, son miel odorant et ses nougats tentateurs.

« Orange l'historique avec son passé militant et ses souvenirs agités.

« Avignon la guerrière, la sanctifiée, où errent parmi les ruines éloquentes de forteresses jadis imprenables, de palais princiers, de monastères silencieux, les ombres impalpables de Gondebaud l'assiégé, de Clovis l'assiégeant, de Charles Martel le batailleur! de Clément V, de Clément VI, de Grégoire XI les saints! de Laure la belle, de Crillon le brave, etc., etc.

« Tarascon l'éclectique; la vile prose représentée par les vulgaires cadis, les modestes serges, les chapeaux sans caractère, les vinaigres corrosifs et les saucissons épicés! la poésie éthérée fleurissant sur les ruines mélancoliques du fier château des nobles comtes de la riante Provence avec le triomphant profil de sainte Marthe, l'effroyable silhouette de la tarasque monstrueuse, la légendaire figure du roi-poète René!

« Arles, la capitale antique, avec ses lourds obélisques, ses légers aqueducs, ses amphithéâtres imposants, ses vilains arcs-de-triomphe indestructibles... ses jolies femmes dont la beauté n'a qu'un jour! etc., etc. »

Cette antithèse plut à l'auteur qui la relut pendant que l'encre séchait au bas de la page.

Elle tourna la feuille, moula « mon journal » au fronton du verso et poursuivit:

« Marseille enfin, la cosmopolite, l'internationale, l'universelle!!! Marseille l'antique et la nouvelle, l'aquatique et la terrestre, avec ses cours ensoleillés, ses bruyantes rues, ses places tumultueuses où se parlent toutes les langues humaines, où s'étalent tous les costumes civilisés... et autres! avec ses formidables fortifications, ses ports encombrés où voisinent bord à bord toutes les nationalités connues... et inconnues! Marseille avec son ciel de flamme, sa mer d'azur, etc., etc. Marseille avec son incomparable commerce, ses florissantes industries, etc.! Marseille avec ses Sociétés savantes, ses Académies, ses Lettres, ses Sciences, ses Arts, etc. Marseille avec Euthymène, Pythéas, Pétrone les légendaires! avec Belzunce l'héroïque! avec d'Urfé, Mascaron, Plumier, Dumarsais, Barthe, Barbaroux les célèbres!... etc., etc. Marseille enfin où la sainte amitié m'attire, où les chers liens de famille me captivent, où le toit modeste qui m'abrite héberge en même temps toutes les vertus domestiques, familiales, privées, publiques, sociales et autres, sous les traits quelque peu rancornis d'une vieille fille et d'un vieux garçon! Marseille où j'arrive à peine, l'esprit agité, le cœur ému, pour y déchirer d'une main ferme le voile impitoyable qui jusqu'ici cachait à mes regards curieux, l'incertain avenir du neveu le

» plus intéressant, le plus distingué, le plus séduisant, le plus... »

Mademoiselle Joubert allait recourir aux et cœtera. La sonnerie de la pendule ne lui en laissa pas le loisir.

Déjà ! s'écria-t-elle étonnée ; comme le temps passe vite dans la littérature ! Voici l'heure de courir à l'hôtel de l'Univers ou à l'hôtel Victoria. Une lettre à celui-ci, une autre à celui-là ont prévenu Eudoxie où qu'elle soit... Je ne dois pas la faire attendre.

La famille de Moirs n'était point descendue à l'hôtel Victoria.

« Voilà du temps perdu ! » se dit Églantine contrariée.

Elle se hâta pour regagner ce temps précieux ; et, sous le péristyle de l'Univers, elle rencontra la femme de chambre qui l'avait servie à Loché :

« Comment, Suzette, vous voici ! lui dit-elle étonnée.

— Oui, Mademoiselle ; Madame m'a mandée par dépêche et depuis une heure je suis débarquée. Mais Madame vous attend aussi à ce qu'il paraît. Elle meurt d'envie de vous voir, et m'a recommandé de vous introduire tout de suite. »

Enfin ! s'écria d'aise Églantine respirant déjà comme un lointain parfum de bouquet nuptial.

Suzette l'introduisit dans une chambre où ne se trouvait personne, et courut prévenir sa maîtresse dont la voix se faisait entendre dans la pièce voisine. Elle reparut aussitôt.

« Madame est désolée de faire attendre un peu Mademoiselle ; mais elle la supplie de patienter quelques instants : le notaire est là pour une grande affaire de succession ; impossible de le renvoyer. Plus que deux ou trois renseignements, quatre ou cinq signatures et c'est fini. »

« Cela me donnera le temps de surmonter mon émotion » pensa mademoiselle Joubert décidée à prendre toutes choses par le bon côté.

Mais les renseignements se multipliaient et chaque signature se donnait en double, sans doute, car les « quelques instants » avaient passé ; d'autres instants leur succédaient, et d'autres encore, sans amener madame de Moirs.

L'entrebâillement de la porte laissait parvenir des lambeaux de cette conférence jusqu'à la visiteuse qui commençait à la trouver longue. Une voix de femme, celle d'Eudoxie certainement, alternait avec les expressions techniques accumulées par l'homme de loi.

Présomption de survie, proximité de parenté, bénéfice d'inventaire...

« Qu'est-ce que tout cela veut dire?... » interrompit la patricienne.

Et l'explication suivait, entrecoupée de nouvelles questions, embrouillée par celle-là même qui la réclamait.

Puis Églantine distinguait encore : apurement de comptes, indivision, rapports, rescision, ré-

ductions des donations, etc. Une voix d'homme quelque peu cotonneuse, indécise et ennuyée, provoquait à son tour la traduction de cette langue judiciaire et, de temps à autre, un bâillement mal comprimé ne parvenait pas à demeurer silencieux.

« Jenny, je suppose, n'a pas de signature à donner, se disait la visiteuse ; on aurait bien pu l'envoyer me recevoir en attendant sa mère. »

Et pour combattre l'envahissement de la mauvaise humeur, elle faisait l'inventaire de la chambre. C'était celle de Jenny, si l'on en jugeait par quelques objets traînant sur les meubles et qui ne pouvaient convenir qu'à une jeune fille, entre autres un petit chapeau évaporé fait d'un seul bouquet de fleurs champêtres et une mantille légère plus semblable à une vapeur qu'à un vêtement. Mais en poursuivant son examen, la vieille fille aperçut le même chapeau et la même mantille accrochés à une patère ; un seul ouvrage en deux volumes.

« La mère serait-elle devenue la sœur jumelle de la fille ? se demanda-t-elle.

Évidemment sa mauvaise humeur montait en graine. Elle y montait si bien qu'elle se semait d'elle-même, se multipliant et foisonnant lorsque sept heures sonnèrent à l'horloge de l'hôtel.

« Est-il possible, s'écria mademoiselle Joubert ; et l'on dîne à six heures chez Euphrasie ! »

Elle appela Suzette d'une voix si agitée, que celle-ci parut aussitôt, croyant à un malheur,

« Je ne puis me faire attendre davantage pour dîner ; déclara-t-elle de manière à être entendue par Eudoxie. Annonchez, je vous prie, à votre maîtresse qu'elle me trouvera chez moi, c'est-à-dire chez mes amis, demain toute la journée.

— Madame ne manquera certainement pas de s'y rendre avec empressement. »

Eudoxie ne se présenta pas le matin au rendez-vous ; mais elle se levait tard sans doute ; et puis l'heure était par trop bourgeoise pour une patricienne.

Dans la journée, Églantine l'attendit d'instant en instant, et sa pensée retournant en arrière à mesure que les minutes marchaient en avant, elle retrouva dans ses souvenirs mille détails au désavantage de son amie :

« Elle était vraiment jadis pas mal étourdie et désordonnée, indiscreète et vaniteuse, prodigue et volontaire, etc., etc. Pourvu que Jenny ne lui ressemble pas en cela ! »

Au dîner, elle eut un remords de conscience éveillé par la pensée qu'un accident, un malheur même pouvait seul causer ce retard inouï.

Un peu plus après, dévorée d'impatience et d'inquiétude, elle allait retourner à l'hôtel de l'Univers, quand on lui remit une lettre dont elle reconnut le cachet aux trois besants d'or :

« L'amitié n'est qu'un mot !.. Ingrate ! prendre » ainsi la mouche !

« Pouvais-je mettre ce notaire à la porte, au

» moment où chacune de ses paroles valait de l'or ?

» Succession inespérée en Corse ! Château, maquis, forêt, montagne... et bandits peut-être. Mais, obscurités, difficultés, pas une minute à perdre pour entrer en possession !

» Demain, jour de paquebot. Nous prendrons la mer. Quelques amis nous accompagnent. Pourquoi ne seriez-vous pas aussi du voyage, toi et ton neveu ?.. Allons... un bon mouvement ! un petit effort ! Répare le chagrin que tu m'as fait hier. Je n'en ai point fermé l'œil de la nuit, crue !

» En tout cas, ne me laisse pas m'éloigner avec cette grosse peine ; et, que tu me suives ou non, viens au moins embrasser au départ du paquebot,

» Ta fidèle Eudoxie.

» P. S. Baron de Vaux, n° 1, se déclare. Pas le temps d'examiner maintenant cette proposition... N° 2 me paraîtrait préférable... Jenny ne se prononce pas. »

La tante Joubert détacha les brides de son chapeau du même air qu'elle eût tranché le nœud gordien ; elle ota violemment l'épingle de son châle comme si ce vêtement l'eût étranglée, et son attitude était celle d'une si majestueuse indignation que lorsqu'elle ouvrit enfin la bouche, Euphrasie s'attendait à ce qu'il en sortît comme autrefois l'imprécation de Camille ou la tirade finale d'Athalie.

Mais Églantine, lui tendant la lettre-télégramme, ne prononça que ce mot :

« Lis ! »

Elle était si patiente, mademoiselle Dumont, si facile à vivre que, jugeant la chose comme si elle lui fût devenue propre, elle soupira :

« Pauvre madame de Moirs, elle a vraiment le cœur gros comme une montagne ! Elle t'aime bien, Églantine ! »

— Elle m'en fournit une preuve... convaincante ! Egoïsme, indifférence !.. c'est de mise apparemment comme les chapeaux-bouquets et les mantilles-flocons !..

— Voyons, cousine, calme-toi ! Au premier abord, j'en conviens, ce procédé semblera quelque peu... comment dire ?.. mais à une seconde lecture, on devine entre les lignes de cette lettre mille bonnes intentions. Songe donc... une succession de plus ou de moins, cela n'est pas indifférent pour l'avenir d'une fille à marier... château, maquis, forêt, montagne !!! Je supprime les bandits, ce n'est pas une valeur, cela, à moins que leur tête ne soit mise à prix ; mais les de Moirs ne sont pas gens à les livrer, je pense.

Et puis, ce départ forcément précipité ! la mer à traverser ! un cortège d'amis ! une demande en mariage ! et dans ce tourbillon d'idées, de sentiments, de circonstances, madame de Moirs pense tout d'abord à toi, elle te désire, elle t'appelle, elle veut te faire partager ses impressions

corses. Et tu la juges égoïste ! et tu l'accuses d'indifférence ! »

Églantine balbutiait une réponse entrecoupée de pauses comme si l'évidence de son droit diminuait malgré elle.

« Tu conviendras au moins qu'il y a dans la forme une désinvolture qui... un sans-gêne que... si madame de Moirs, par des procédés qui me sont inconnus, s'est conservée assez jeune pour se coiffer d'une pâquerette et s'habiller d'un nuage, moi je sens le poids des années... quelquefois ! et ce rôle de Juif-Errant à la suite, cet emploi de satellite ne sont pas dans mes moyens... J'y renonce ! Eh ! quoi... voyager dans son sillage parmi les flots irrités ?... et le mal de mer donc ! et les naufrages !... aborder cette île sauvage encore, plus hérissée de vendette et de bandits que de rochers ?... Et les coups de fusil, donc ! et les coups de poignard !... Madame de Moirs plaisante. Je n'ai pas à augmenter la dot ma fille, moi !... »

Non : mais la dot de cette fille pourrait s'accroître au profit de ton neveu... le baron numéro un qui se déclarait, semblait avoir peu de chances de succès ; le baron, numéro deux qu'on eût accueilli plus volontiers n'offrait encore ni son cœur, ni son tortil...

Mademoiselle Joubert sentait son courroux se calmer peu à peu ; sa résolution ne faiblissait pas encore toutefois, et pour s'y maintenir, elle en renouvela tout haut l'expression :

« Plaide, plaide, argumente ! tu t'en tires fort bien, ma cousine, reçois mes compliments. Mais... je n'irai pas en Corse ! Je n'i... rai... pas... en... Corse ! J'ai dit.

— Soit. Toutefois sur le port de Marseille tu n'as à redouter ni la fatigue ni le mal de mer, ni les bandits. Sur le port de Marseille tu peux, d'un mot, d'un regard, d'un souhait de bon voyage, d'un embrassement au départ, influencer l'avenir, peut-être... Que les Orientaux restent fatalistes si bon leur semble, je n'y contredis pas ; mais je suis d'une autre école. Je crois qu'on peut faire beaucoup sa destinée.

— Bonsoir, Euphrasie. »

Églantine prenant son bougeoir, gagna sa chambre.

Cependant il fit jour avant l'heure chez mademoiselle Joubert ; on l'entendit s'agiter dès l'aurore, se promener dans sa chambre, et lancer aux quatre murs des lambeaux de monologue. Puis elle s'habilla lestement, appela son neveu et sortit avec lui.

« Alea jacta est ! »

Murmura Euphrasie en les voyant tourner l'angle de la rue.

Néanmoins, s'il y avait un sort jeté, c'était un mauvais sort.

Le tumulte qui accompagne les embarquements était à son comble. Déjà les voyageurs exacts s'étaient casés, eux, leurs domestiques, leurs bêtes

et leurs colis; mais les retardataires s'agitaient avec autant de bruit que de confusion, se poussant, se heurtant, s'injuriant, tous plus pressés l'un que l'autre d'envahir le paquebot.

Eglantine cherchait, questionnait naïvement, appelait au hasard et voulait absolument reconnaître madame de Moirs. Mais elle allait de méprise en méprise; la voix du cœur, cette fois encore, ne l'inspirait nullement; et les voyageurs gagnaient en hâte le paquebot sans que « le mot, le regard, le souhait de bon voyage, l'embrassement » prédits par Euphrasie se produisissent ni peu, ni prou!...

Enfin la vapeur s'échappait bruyante de la haute cheminée; le paquebot pressé de partir préhuidait par un frémissement à l'essor qu'il allait prendre... quelques ordres encore... puis un commandement définitif et il se détachait du bord. Les voyageurs penchés sur le bastingage, les amis demeurés à terre échangeaient d'affectueux signaux; les baisers envoyés à pleines mains se rencontraient en l'air, les mouchoirs battaient de l'aile comme des oiseaux captifs; et de confiance, Eglantine lança les plus tendres adieux vers un groupe de belles dames qui se massait sur le pont.

« Je ne puis, cette fois, me tromper d'adresse pensait-elle; Eudoxie et sa fille sont certainement dans le tas! »

Quelques étincelles « du tas » jaillirent étourdiment aussi de son côté...

Ce fut tout ce qu'elle en sut.

Ce fut tout ce qu'elle en eut.

Elle rentra d'assez fâcheuse humeur; mais déçue à n'en rien laisser paraître, elle affecta une gaieté trop juvénile pour être sincère. Elle fit des jeux de mots, risqua des plaisanteries, entassa desprojets et entraîna tout son monde au dehors. Après une promenade sur le Cours, il lui fallut un concert militaire aux allées Meillan et cette série de plaisirs ne lui suffisant pas encore, elle fit louer une loge au Grand-Théâtre pour le soir même.

Sur le Cours, on lui vola son mouchoir. Elle ne s'en aperçut même point.

Au concert on lui cassa son éventail. Elle n'y prit seulement pas garde.

Au théâtre il y eut une cabale de parti-pris; tonnerre de bravos et tempête de sifflets; chutes et ovations, une véritable tourmente méridionale!... On eut fort étonné mademoiselle Joubert en le lui apprenant.

Elle n'avait d'yeux, d'oreilles et d'attention ce jour-là, que pour les jeunes filles. Et vraiment jamais plus splendide champ d'exploration ne s'était offert à ses désirs: toutes les tailles, toutes les nuances, toutes les physionomies, tous les types! Et quelle profusion!

A force de regarder, d'examiner, de comparer,

la tante Joubert perdit la faculté de juger et se découragea.

A force d'admirer elle se sentit éblouie et ferma les yeux.

« Que de filles à marier! que de filles à marier répétait-elle machinalement. C'est trop en vérité! le choix devient impossible et... »

— Aussi n'iras-tu point le tenter parmi ces myriades d'inconnues, j'imagine? interrompit mademoiselle Dumont.

Nous sommes très répandus à Marseille, sans qu'il y paraisse. Alexandre y compte un grand nombre d'élèves aujourd'hui pères de famille; j'y ai donné moi-même pas mal de leçons dans ma jeunesse. Ces relations de professeurs à disciples sont devenues des liens d'amitié. On nous convie à plus d'un conseil de famille dans le grand monde marseillais; on nous donne voix au chapitre, quand se discutent les affaires intimes et je sais des foyers où l'on ferait bon accueil au prétendant amené par nous...

— Comme tu es pratique en dépit du latin! Ah! tu es une bonne amie, toi! une vraie amie!... J'accepte.

Tout de suite commença une série de visites et de présentations qui devait se poursuivre chaque jour.

« Nous verrons d'abord les Bessebarre, » avait dit mademoiselle Dumont. Ce fut par là qu'elles commencèrent en effet.

Le docteur Bessebarre, spécialiste distingué, s'était acquis une véritable renommée; ses innombrables cures tenaient du miracle et il faisait école. La richesse avait suivi le flot toujours montant de sa réputation, et sa fille Marthe passait justement pour un des plus beaux partis de Marseille.

« Sa dot est le moindre de ses mérites, affirmait la bonne Euphrasie; mais... je ne t'en dirai pas davantage... on juge Marthe au premier coup d'œil; c'est une nature limpide et lumineuse qui n'offre ni ténèbres ni bas-fonds. »

La jeune fille se trouvait seule au salon; elle en fit les honneurs aux visiteurs en attendant sa mère; et si mademoiselle Joubert avait été frappée tout d'abord par l'élégante harmonie de sa personne, la grâce de ses mouvements, le charme de son sourire et de sa voix, elle fut bien vite captivée par l'esprit tout naturel, le ton parfait, le jugement prématuré de Marthe. Il se dégageait de ses paroles comme un parfum de sensibilité enjouée, de franchise un peu attendrie qui pénétrait les plus rétifs, et la sœur d'Alexandre, en la voyant gagner du terrain de phrase en phrase dans le cœur d'Eglantine, se disait délicieusement:

« Eureka! »

La porte s'ouvrit sur cette réminiscence antique. Madame Bessebarre entra aussi impé-

teuse, aussi attifée que sa fille était simple et calme.

« Ah ! chère mademoiselle Dumont, s'écria-t-elle en répondant à peine au salut d'Eglantine, dans quel trouble vous me voyez !... c'est un malheur affreux ! je ne m'en consolerais jamais, et je courais vous en faire part... nous sommes si

heureux !... c'est-à-dire non !... c'est-à-dire... si ! tenez je perds pied complètement : je parle et je déparle ; je ris et je pleure... excusez-moi ! »

Les visiteurs regardaient avec étonnement la mère de famille.

MÉLANIE BOUROTTE.

(La suite au prochain Numéro.)

LA SAINT-JEAN

Tandis que dorment les faucilles
Aux hangars, vers la fin du jour,
Autour des feux, les jeunes filles
Dansent en rond au carrefour.

Dans le crépuscule que dore
Un dernier rayon incertain,
Sur l'horizon où vibre encore
La brume chaude du lointain,

On voit leurs silhouettes sombres
Que baigne un reflet azuré
Dans le mystère exquis des ombres
Décrire leur pas mesuré.

Et le mouchoir qui se soulève
Au vent du joyeux tourbillon,
Sur leur épaule bat sans trêve
Comme une aile de papillon.

J. BRETON.

UN COUP DE MAIN ⁽¹⁾

L'Océan furieux, dans un lointain naufrage,
A pris un jour le père et ne l'a point rendu !
La mère sous son deuil, lasse, à bout de courage,
A, dans la tombe, alors, pas à pas descendu !

L'aïeul resté debout après ce double orage,
Sur l'enfant, frère fleur, tient son bras étendu...
Le rire dans les yeux et « le cœur à l'ouvrage »
Il murmure attendre : « Non ! tout n'est pas perdu ! »

Non : tout n'est pas perdu car l'amour illumine
Ce calme regard d'ange et cette rude mine
D'une même clarté tout le long du chemin...

Le vieillard, sans compter, lui-même se dépense ;
Et, fière de l'effort, la mignonnette pense
Pour de bon, pour de vrai, donner... un coup de main !

MÉLANIE BOUROTTE.

(1) Voir l'Annexe portant ce titre.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

OMELETTE AUX CERISES

50 cerises de Montmorency, ôtez-en les queues et les noyaux, passez-les au beurre, battez bien six œufs, mêlez les cerises aux œufs, faites l'omelette comme à l'ordinaire, saupoudrez-la de sucre, et si vous aimez le goût du rhum, versez-en deux cuillerées sur l'omelette, au moment de la servir.

CROUTES AUX FRAISES

Coupez des carrés de pain bien rassis, faites-les frire, et qu'ils soient durs; faites un petit sirop de sucre, plongez-y les fraises; placez les fraises et leur sirop au milieu d'un plat creux,

rangez autour les croûtons, et, au moment de servir, arrosez chaque croûton de quelques gouttes de kirsch.

CONFITURES DE GROSEILLES VERTES

Prendre les groseilles les moins mûres possible et, avant que les grains ne soient formés, ôter les têtes et les queues. Jeter de l'eau bouillante dessus, les faire égoutter ensuite, faire un sirop. Mettre même poids de sucre que de groseilles. Quand le sirop est fait, y mettre les groseilles, cuire le tout en 1/4 d'heure ou 20 minutes selon que la confiture est plus ou moins prise.

REVUE MUSICALE

Charles Gounod et *Le Tribut de Zamora*. — Concerts.

Dans notre numéro de décembre 1878, nous écrivions ici à propos du *Polyeucte* de Gounod :

« Quand il s'agit du talent d'un homme qui a signé *Faust*, *Mireille*, *Roméo et Juliette*, il faut, en quelque sorte, se sentir son égal devant l'art, il faut être bien sûr de soi, pour lancer, comme d'infailibles oracles, une critique aussi tranchante. »

Ce que nous disions alors peut s'appliquer, à bien peu de chose près, à ce qui se passe aujourd'hui dans un certain nombre de journaux, au sujet du *Tribut de Zamora*.

Quoi qu'on en dise, Gounod est et restera le chef de cette brillante phalange d'où rayonnent déjà les noms de Reyher, Saint-Saëns, Massenet, César Franck, Guiraud, Delibes, Widor, A. Duvernoy, Ch. Lefebvre, de Grandval, de Boisdeffre, nous en oublions sans doute. C'est ce bataillon d'élite qui chaque jour affirme victorieusement la progressive supériorité de notre génie musical, supériorité avec laquelle auront maintenant à compter les écoles célèbres de l'Italie, de l'Allemagne et même du monde entier. Les Rossini, les Meyerbeer, et encore d'autres de nationalités diverses, venus en éclaireurs, riches de l'héritage des Palestrina, des Cimarosa, des Galuppi, des Beethoven, des Mozart, des Weber, ne peuvent-ils d'ailleurs être revendiqués par la France? N'est-

ce pas en France qu'ils sont venus chercher la consécration de leur génie? N'est-ce pas elle qui leur a ouvert toutes grandes les portes de la gloire? N'est-ce pas à son foyer qu'ils ont vu éclore leur célébrité?

Aujourd'hui nous récoltons ce qu'ils ont semé. Nous aussi, nous'avons des maîtres, une école que l'Europe acclame et qu'à son tour elle imitera.

Mais de ce que quelques individualités puissantes ont ainsi élevé le niveau de l'art musical français, il ne s'ensuit pas que dans toute la nation, il ait atteint ce degré de maturité qui ne peut être que le fruit du temps et de la popularisation de leurs œuvres.

De louables efforts, tentés depuis quelques années, ont déjà donné des résultats concluants. Voyez la foule qui se porte aux Concerts Colonne, Pasdeloup, Guilmant, etc. Voyez ces Fanfares, ces Orphéons organisés dans nos campagnes comme dans nos villes. N'est-ce pas un signe que dans cinquante ou cent années, peu importe, nous serons la nation la plus musicale qui existera? On verra alors, comme autrefois dans la Péninsule ou la Germanie, éclore les chefs-d'œuvre comme les roses sur les buissons.

En attendant, sachons goûter ceux que le ciel nous envoie et si nous ne pouvons pas encore les bien comprendre, n'ayons pas l'aveugle et

immense vanité de les vouloir juger sans appel. Cela nous remet en mémoire cette pensée, écrite par une femme de talent et d'esprit :

« Il est naturel à l'homme de détruire ce qu'il ne peut posséder, de nier ce qu'il ne comprend pas, et d'insulter à ce qu'il envie. »

Un signe évident de la faiblesse de certaines appréciations musicales, c'est la manie des comparaisons, critique facile, qui pourrait être faite aussi bien par un laboureur que par un musicien !

Ainsi, on a découvert que dans le *Tribut de Zamora*, Gounod avait dû s'inspirer du Finale de la *Dame Blanche*, dans la scène de la vente. Ailleurs, on a trouvé que la *Marche Espagnole* avait quelque réminiscence avec telle phrase du *Moïse* de Rossini; de beaux modèles en tous cas.

Mais cela tombe de soi-même et ne supporte pas qu'on s'y arrête, si l'on pense que le musicien est toujours, si peu que ce soit, esclave d'un poème, et quel poème, souvent !

On prend fréquemment l'analogie des situations scéniques, des rôles mêmes pour l'analogie musicale. Rien n'est plus perfide pour le compositeur et plus injuste en même temps.

Il est évident que vingt scènes religieuses, traduites musicalement par vingt auteurs, tout en étant de diverses factures, devront se ressembler par le style, à moins qu'il s'en trouve parmi eux qui consentent à écrire une prière dans le style du boléro ou de la cavatine.

C'est donc, à notre avis, une grave et trop fréquente erreur que ces comparaisons d'une critique aux abois, s'accrochant à des vétilles.

Quand il s'agit d'un maître tel que Gounod, c'est vraiment pitié que de le voir éplucher ainsi ! Lui, le grand artiste aux larges conceptions, aux vastes connaissances et à l'inspiration toujours si admirable par son élévation.

Heureusement pour nous, pour l'art et pour la gloire de notre école, ces mesquines rodomonades ne sauraient atteindre assez haut, pour effleurer seulement la célébrité de Gounod. Elles disparaissent bientôt, étouffées par les clameurs enthousiastes de l'admiration, bien autrement nombreuses et retentissantes.

Nous sommes loin aussi de partager cette opinion que la Krauss « seule, a fait son rôle », et nous pensons que les auteurs y sont bien pour quelque petite chose !

Si l'inimitable Rachel n'avait été précédée de Corneille et de Racine, peut-être ne se fût-elle jamais révélée. Si la grande tragédienne de l'Opéra n'avait pas trouvé ce paroxysme du pathétique et du sentiment, où Gounod laisse monter sa muse dans le rôle d'*Hermosa*, elle n'eût pu rendre, avec la même vérité déchirante, ces émouvants épisodes de la folie et de l'amour maternel.

Il faut conclure. Cela nous est facile : la nou-

velle partition de Charles Gounod est une œuvre complètement belle.

Le détail des morceaux de cet ouvrage fera le sujet de notre prochaine *Revue Musicale*. Une seconde audition nous est nécessaire, car la lecture de la partition aide beaucoup, mais ne suffit pas pour apprécier les nombreux effets scéniques du drame. Nous ajouterons que le scénario, dont on a pu lire l'analyse dans tous les journaux, se prête parfaitement à la variété, au luxe des costumes comme à la richesse des décors. M. d'Ennery est aussi fécond qu'ingénieux, et il excelle dans l'art de multiplier les situations. Mais, littérairement, on se demande où est la pièce, et on se prend à regretter qu'il ne se trouve pas, pour des musiciens de telle valeur, des librettistes d'une valeur égale.

Il nous reste peu de place pour parler des concerts et publications nouvelles. Cependant nous ne saurions passer sous silence la belle séance de musique religieuse qui a eu lieu, sous la direction de M. Pasdeloup, dans l'église métropolitaine Notre-Dame-de-Paris.

On sait que l'*Association des Artistes musiciens* a l'habitude de célébrer la fête de l'*Annonciation* par une semblable solennité. Nous ne pouvons mieux faire que de laisser la parole au *Ménestrel* :

« On a entendu d'abord une marche d'un beau caractère, de la composition de M. de Boisdeffre; puis, a commencé l'exécution de la messe solennelle de madame de Grandval, œuvre fortement pensée et habilement traitée, digne en un mot de la haute réputation de son auteur. Le temps et l'espace nous manqueraient également pour l'apprécier d'une manière complète; disons seulement que la *Messe solennelle* de madame de Grandval, pour solos, chœurs, orchestre et orgue, est une partition de musique sacrée d'une incomparable valeur, et qu'elle a produit une vive impression qui, si la sainteté du lieu l'eût permis, se serait plus d'une fois manifestée par des applaudissements et des braves chaleureux.

» A. M. »

Gardons-nous aussi d'oublier l'une des plus intéressantes matinées de musique de la saison. Elle a été donnée Salle Philippe Herz, par madame Lafaix-Gontié, professeur de chant et de piano, pour l'audition de ses élèves, dans la première partie du concert.

La seconde a été défrayée par madame Lafaix-Gontié elle-même, avec le concours de MM. Charles René, Henri Berthelier, de l'Opéra; Guillemot, du Palais-Royal, et Soumis, de l'Opéra-Comique.

Un programme admirablement choisi, était offert au public.

Comme morceau de début, un beau *choeur* de Mendelssohn, rendu avec un ensemble et une

exactitude de nuances parfaites. C'était charmant à voir, autant qu'à entendre, ce joli escadron aux frais minois, les uns mutins, les autres d'une suave gravité.

En véritable chef d'orchestre, madame Lafaix-Gontié, qui excelle aussi dans l'art du chant, avait groupé ces mélodieuses voix de manière à ce que chaque partie conservât tout le relief voulu par l'auteur. Il nous a été facile ainsi de juger de suite, que le plus grand nombre d'entre elles se distinguait par la beauté du timbre, la justesse d'attaque, et une sûreté d'exécution assez rare chez des élèves pour en féliciter hautement le professeur.

Après cette pièce d'ouverture, une gentille fillette de sept à huit ans, à peine, a émerveillé l'auditoire par son exécution correcte, sa bonne tenue au piano et toutes les grâces naïves de sa grande jeunesse.

Mais notre surprise diminuait en apprenant que l'heureuse mère de ce doux chérubin était madame Lafaix-Gontié, ce qui explique la maturité précoce de cette intelligence musicale. Elle était musicienne avant de naître.

Enfin, nous ne saurions dire si madame L... chante avec plus de sentiment que madame de la M..., ou si mademoiselle M..., a une plus belle voix que madame R. F. Nous n'affirmons pas davantage si mademoiselle B. P., a autant de virtuosité que mademoiselle F. M., ou un plus beau style que madame G. D., ce serait un tour de force de mémoire dont la nature est incapable; mais nous savons que ces qualités qui, réunies, constituent presque la perfection en l'art musical, sont toutes réparties sur la jeune légion que madame Lafaix-Gontié a fait apprécier à sa *Matinée Annuelle* d'élèves. De même, si dans un parterre, vous cueillez vingt fleurs différentes et en formez un bouquet, chacune n'en pos-

sédera pas moins ses riches couleurs et son délicat parfum.

Un des derniers morceaux de ce tournoi féminin, *La Danse des Sylvains*, extrait de la *Tempête*, d'A. Duvernoy, pour piano, à huit mains, a été exécuté avec une remarquable entente et habilement enlevé.

Pour la deuxième partie, notre tâche est plus facile et moins longue à remplir.

MM. René et Berthelier ont rendu avec une maestria de grand style, les *Fragments de Sonata*, de Beethoven. M. Berthelier s'est fait applaudir ensuite seul, dans une *Danse Hongroise*, de Delibes, et dans une *Berceuse*, d'Alard, perle de composition, enchâssée dans les diamants d'une exécution irréprochable. M. Charles René n'a pas été moins heureux dans la *Polonaise* de Chopin, un chef-d'œuvre, qu'il a interprété avec toute l'énergie martiale, parfois sauvage, toujours originale de cette musique *empoignante*, quand elle est ainsi comprise.

Madame Lafaix-Gontié, changeant son rôle de professeur contre celui de Cantatrice émérite, après une ravissante *mélodie*, de Lagout-Midmer, qu'elle a dite avec un goût exquis, s'est fait acclamer dans un air de *Jean de Nivelle*, de Delibes. On y a apprécié son excellente méthode, une prononciation très nette, clairement découpée, un grand charme dans sa diction, qualités précieuses qu'elle sait transmettre à ses élèves et qui font de son école l'une des meilleures que l'on puisse choisir.

M. Guillemot est d'un comique achevé. Il a désopilé l'auditoire avec plusieurs *chansonnettes* de bon goût, où le talent ne le cédait en rien à l'esprit.

M. Soumis, l'accompagnateur bien connu, a vaillamment contribué au succès de cette brillante séance.

CORRESPONDANCE

JEANNE A FLORENCE

Est-ce bien toi, Florence?

Florence, est-ce bien toi?.....

Toi qui, au sortir de l'église, enveloppée de soleil, imprégnée de parfums printaniers, toi, en compagnie de madame R., qui, pour ne pas être une rose de Mai n'en vaut pas moins son prix...

Est-ce bien toi qui as saisi l'épine sans y blesser tes doigts et?...

Est-ce bien toi qui m'as transmis placidement l'épître de Mademoiselle *** sans même en soupçonner le contenu?... sans avoir la tentation de la rendre à son auteur ou de la déchirer en menus flocons blancs ou de la livrer aux flammes ou de l'empêcher d'une manière quelconque de parvenir à son adresse?

Et pourtant tu es une épouse vertueuse, une

mère dévouée, une amie fidèle, une honnête créature enfin, animée des meilleures intentions!

Ah! les bonnes intentions! que de gens elles ont perdus! l'enfer en est pavé, mon ange!

Evidemment, mademoiselle *** est pleine d'imagination et d'ingéniosité! il lui pousse des idées dans le cerveau comme les champignons dans une cave, c'est à dire avec une remarquable abondance! Quand elle aura mêlé la robe rose et la robe jaune pour faire de leurs inconvénients des avantages; quand elle taillera ses ongles à la mode de demain; quand elle se sera quelque peu allongé la taille; je ne doute pas qu'elle ne remplisse d'imprévu et de bonheur l'existence d'un mari, avec ou sans tutoiement?...

Mais notre existence à nous, Florence, que deviendrait-elle, vouée à la lecture de pareilles missives?... La journée a des bornes, le temps n'est pas élastique; les minutes nous sont comptées; nos forces ont des bornes, il serait de l'intérêt général de nous demander de ce temps

et de ces forces un emploi pratique, comme dirait madame R... un emploi intelligent, profitable à toutes.

Que mademoiselle *** veuille bien consulter son journal: elle y verra traitées, pour tout le monde à la fois, les différentes questions d'hygiène, de ménage, de savoir-vivre, de modes, etc., etc., qu'elle nous propose. Elles ne seront pas résolues pour elle seule, il est vrai, mais le seront-elles moins bien?

Elles le seront beaucoup mieux, au contraire! Notre plus cher désir est le perfectionnement du Journal pour la commune satisfaction de toutes ses abonnées? Que ces chères abonnées veuillent donc bien ne pas nous user en détail; qu'elles nous laissent notre temps, nos forces, notre liberté d'esprit pour les choses vraiment intéressantes, et toutes s'en trouveront mieux encore que nous. Ainsi soit-il!

JEANNE.

RECTANGLE-ACROSTICHE

Véridique ou menteur, pourvu qu'il soit bien fait,
Mon premier, cher lecteur, est pour moi plein

[de charmes;

S'il sait me faire rire ou répandre des larmes,
Il a rempli son but et je suis satisfait.

Tremblant à tout moment dans des alarmes vai-
[nes

Veillant le jour, la nuit, redoutant les voleurs,
Mon second ici-bas ne connaît que les peines.
Sa triste passion cause tous ses malheurs.

Monarque infortuné, plus infortuné père,
Du troisième, lecteur, funeste fut le sort:
En dirai-je trop long, si je vous dis qu'Homère
En magnifiques vers a raconté sa mort.

Mon quatrième, hélas! est l'horrible demeure
Où des choses sans nom se donnent rendez-vous,
Où va tout ce qui passe et se fane avec l'heure,
Où va la fleur flétrie avec le billet doux.

Sous le brillant soleil de la chaude Provence,
Fier de son passé, fier de ses enfants,
Mon cinquième, lecteur, belle cité de France,
Etale avec orgueil ses nobles monuments.

Entrainant après lui la douleur, la tristesse,
Mon sixième est un mal difficile à guérir;
Le captif, l'exilé le ressentent sans cesse
Et ce mal est si fort qu'il fait souvent mourir.

A peine le zéphyr fond la parure blanche
Dont le froid vent du nord a revêtu nos champs,
Que l'on voit mon dernier annoncer sur sa bran-
[che

L'éveil de la nature et le joyeux printemps.

Si de ce long rébus l'insondable mystère
Portait dans votre esprit le trouble et l'embarras,
Vous en aurez la clef aisément, je l'espère,
Si vous voulez, lecteur, lire de haut en bas
De chacun des sept mots la lettre initiale:
Vous y verrez le nom d'un artiste fameux
Et dont l'habile main n'eut jamais de rivale.
Vous trouverez encor, dans les temps fabu-
[leux (1),

Une horrible Déesse, au meurtre toujours prête,
Que la Fable nous montre une torche à la main,
Avec d'affreux serpents qui sifflent sur sa tête,
Les cheveux hérissés, ivre de sang humain.

(1) Comme les premières, les dernières lettres de tous les mots forment un acrostiche.

MOTS EN CARRÉ

Je suis le mois charmant où fleurissent les roses
Avec les papillons, fleurs dans l'azur écloses.

L'homme est une poussière... en mes frères parvis
Je tins, après la mort, cette argile autrefois.

Je produis sans pareil le souple cachemire
Que votre œil connaisseur, ô Mesdames, admire.

Son « voyage à Saint-Cloud, par mer » folle gaité !
A fait passer sa plume à la postérité.

MOSAÏQUE

Si l'on réfléchissait en temps utile à la place
que prend l'argent dans la vie des personnes les
moins avides, on le traiterait avec plus de prudence,
afin seulement de n'en être pas dépendant.
L'économie est ce grand secret-là.

(M^{me} Swetchine.)

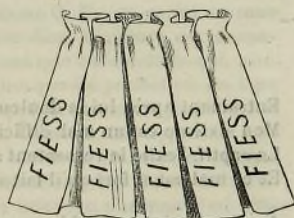
L'argent ne doit entrer en la maison des gens
d'honneur que par la voie de la vertu.

(Amyot.)

Dieu voit la fourmi noire qui, dans la nuit
noire, marche sur le marbre noir.

(Proverbe turc.)

RÉBUS



Les mots en carré de Mai sont : Oméga, marin, ergot, givra et anlan.

Explication du Rébus de Mai : La rouille use plus que le travail.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY